

choisir

revue culturelle
n° 542 – février 2005



(Le refus
de la violence



*Moi, ardente lumière de sagesse divine,
j'enflamme la beauté des plaines,
je fais scintiller les eaux.*

*Je consume le soleil, la lune et les étoiles,
je régente tout avec sagesse.*

J'orne la terre.

Je suis la brise qui nourrit toute chose verte.

*je suis la pluie qui naît de la rosée
et emplit les herbes de joie de vivre
et les fait rire.*

Je déclenche les larmes, arôme du saint labeur.

Je suis l'aspiration au bien.

Hildegarde de Bingen

(1098-1179)



choisir

n°542 – février 2005

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–
En vente dans les librairies Payot, la Procure-
le Passage, Saint-Augustin

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Philippe Lissac / GODONG
Femme et fleurs de lotus à Angkor.
p. 7 : Pascal Deloche / GODONG

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Le malheur qui rassemble <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Maintenant et toujours <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Eglises	9
L'impasse de la violence. Campagne de carême <i>par Théo Buss</i>	
Société	14
Presse catholique. S'ouvrir, une urgence. <i>par Valérie Bory</i>	
Société	17
Europe et Turquie. Au-delà des préjugés <i>par Juliette Sargnon</i>	
Politique	21
Prisonnier de son passé sanglant. Le Zimbabwe <i>par Oskar Wermter</i>	
Libres propos	27
Croyances religieuses <i>par Georges Bavaud</i>	
Libres propos	28
Le sang des petits <i>par Hélène Ambord</i>	
Lettres	29
La femme qui est restée femme <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	33
L'autorité doctrinale : convergences possibles <i>par Claude Ducarroz</i>	
Livres ouverts	36
Une école de spiritualité <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Livres reçus	43
Chronique	44
Les Précieuses 2005 <i>par Pascal Décaillet</i>	

Le malheur qui rassemble

Un raz-de-marée aurait-il changé la face du monde ? L'effroyable catastrophe a suscité une vague immense de solidarité mondiale. Devant l'ampleur du désastre, le nombre des victimes, la multitude des nationalités impliquées, le monde a pleuré et s'est mobilisé pour voler au secours des populations sinistrées, l'argent a afflué et l'aide matérielle a submergé les organisations d'aide. Pour une fois le monde s'est trouvé uni, sans distinctions de races, de religions ou de fortunes, toutes idéologies confondues.

Fallait-il une telle tragédie pour que l'homme ne soit plus un loup pour l'homme et qu'affleure enfin un fond de bonté et de générosité occulté d'ordinaire par les intérêts économiques ou politiques ? L'onde de choc s'est étendue bien au-delà des victimes immédiates. En révélant la fragilité d'une civilisation fière d'elle-même, elle a secoué le monde entier ; chacun a été atteint par le raz-de-marée. Lorsqu'un être est mis à genoux, qu'il est dépouillé de tout le superflu pour se retrouver nu et sans appui, il commence à entrevoir la possibilité d'une autre existence que l'existence ordinaire. Celui qui, une fois dans sa vie, a frôlé la mort - la sienne ou celle d'un proche - connaît cette minute de vérité où tout ce qui est adventice et excessif est balayé, quand seul émerge l'essentiel capable de donner sens et de sauver de l'absurdité. Douleuruse prise de conscience ou fulguration de l'éclair, peu importe, des écailles tombent de ses yeux, un élan d'amour emporte ses réticences, il se sent capable d'embrasser tout et tous, un monde nouveau semble possible.

« Bienheureux l'homme qui connaît sa propre faiblesse. Car cette connaissance est en lui le fondement, la racine, le principe de toute bonté. »¹ Il faut avoir touché le fond de la détresse pour éprouver la compassion. Et qu'est-ce qu'un cœur compatissant ? « C'est un cœur qui brûle pour toute la création, pour les hommes, pour les oiseaux, pour les bêtes, pour les démons, pour toute créature. Lorsqu'il pense à eux, lorsqu'il les voit, ses yeux versent des larmes. Si forte et si violente est sa compassion, et si grande est sa constance, que son cœur se serre et qu'il ne peut supporter d'entendre ou de voir le moindre mal ou la moindre tristesse au sein de la création. »² L'éruption de compassion provoquée par le tsunami pourrait être le signe avant-coureur d'un monde autre,

appuyé sur des bases plus solides et plus justes que le profit, où la solidarité, la paix, la justice, le respect de la nature n'inspirent plus le discours mais le comportement.

Le loup n'est jamais loin ; il sommeille en chacun, jusqu'au plus noir de la détresse. Déjà il se réveille, sans attendre que la vague de générosité ne soit retombée. Les charognards sont de retour en même temps que les bons Samaritains ; des gens sans scrupules pillent les sinistrés ou tentent de faire commerce d'orphelins. Il est à craindre que le grand élan de compassion ne soit détourné de sa trajectoire pour n'aboutir, finalement, qu'à reconstruire ce qui s'est effondré, et que l'ancien monde ne renaisse de ses cendres. Des personnes lucides l'ont rappelé en évoquant les ravages d'autres catastrophes, moins spectaculaires mais tout aussi dévastatrices : l'Afrique du sida,³ la gangrène des guerres et des occupations militaires, les famines récurrentes, le cynisme géopolitique des Etats voyous, le néocolonialisme, et j'en passe, ces catastrophes qui rendent le monde inhabitable.

L'Evangile est formel : il faut avoir perdu sa vie pour la trouver. Seuls ceux qui n'ont plus rien à perdre, les pauvres, les pécheurs et les enfants peuvent envisager un autre monde. Le Christ les a proposés comme la mesure d'une société plus juste, d'un monde plus habitable. Qui aura le courage de les intégrer dans la nouvelle construction ?

Pierre Emonet s.j.



- 1 • Isaac le Syrien, *Œuvres spirituelles*, Desclée de Brouwer, Paris 1981, p. 143.
- 2 • *Id.*, p. 395.
- 3 • Les victimes du sida représentent un tsunami toutes les trois semaines.

■ Info

Signature de la *Charta œcuménica*

Le 23 janvier, en la Collégiale de St-Ursanne (Jura), la *Charta œcuménica* a été signée par les Eglises membres de la Communauté de travail des Eglises chrétiennes en Suisse (anglicans, Armée du salut, baptistes, catholiques romains, catholiques chrétiens, luthériens, méthodistes, orthodoxes grecs, orthodoxes serbes et protestants). Empreinte de l'esprit des deux Assemblées œcuméniques européennes de Bâle (1989) et de Graz (1997), la charte a pour but de sauvegarder et de promouvoir la communion parmi les Eglises en Europe. Les Eglises suisses s'engagent ainsi à poursuivre le dialogue entre elles, à promouvoir la rencontre avec d'autres religions et philosophies, à lutter en Europe pour le respect des droits humains, pour la réconciliation des peuples et la sauvegarde de la création.

Dans ses buts à long terme, la charte fait tendre les Eglises vers la communion eucharistique.

La Conférence des évêques suisses (CES) a rappelé que la *Charta œcuménica* a déjà été signée à Strasbourg le 22 avril 2001 par les présidents de la Conférence des Eglises européennes (KEK) et le Conseil des conférences épiscopales d'Europe (CCEE) : « L'œcuménisme est plus important que jamais à l'heure actuelle, demandant des signes clairs dans une attitude de respect des traditions d'autrui. La *Charta œcuménica* est un document de premier ordre pour le fil rouge de la collaboration croissante des Eglises en Europe sans pour autant revêtir un caractère magistériel ou normatif. Elle se propose de rendre chaque Eglise et communauté chrétienne d'Eu-

rope à sa propre responsabilité dans le dialogue œcuménique. » Encore faudra-t-il la mettre en œuvre, pratiquement.

■ Info

Vaud, Eglises et asile

Le pasteur Roland Benz, modérateur de la Compagnie des pasteurs et des diacres de l'Eglise protestante de Genève, a envoyé le 15 janvier un message au président du Conseil synodal de l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud. Il y exprime sa solidarité envers les Eglises de ce canton qui ont entamé un jeûne de solidarité avec les personnes menacées de renvoi. Il espère que cette action, jointe à la forte mobilisation de nombreuses associations et personnalités vaudoises, contribuera à des décisions plus humaines pour les familles et les personnes concernées.

■ Info

Chrétiens arabes en Israël

En 1949, un an après la proclamation de l'Etat d'Israël, les chrétiens représentaient 20 % de la minorité arabe du pays. Ce chiffre est tombé à 15 % en 1972 (un déclin qui s'explique par un taux de croissance démographique plus faible que celui des musulmans) et à 9 % en 2004, soit 2,1 % de la population totale du pays. Ces statistiques incluent les habitants de Jérusalem Est et du plateau du Golan, annexés après leur conquête en juin 1967.

■ Opinion

Terre Sainte, espoirs

Le 14 janvier, Mgr Pierre Bürcher, évêque auxiliaire de Lausanne, Genève et Fribourg et président de *Catholica unio internationalis* (CUI), ainsi que d'autres évêques du monde ont été reçus par le président israélien Katsav et le nouveau président de l'Autorité palestinienne (AP), Mahmoud Abbas. Mgr Bürcher livre ses impressions.

« L'année 2005 sera décisive pour l'avenir du monde. De Bagdad à Gaza, de Strasbourg à Ankara, d'Abidjan à Kinshasa, la route devra passer par Jérusalem. (...) 2005, après la récente élection de Mahmoud Abbas comme président de l'AP, verra d'autres élections décisives pour l'avenir. Et en Israël, le nouveau gouvernement récemment constitué pourrait contribuer à un processus de paix renouvelé. L'Irak devrait procéder à ses premières élections à la fin janvier. Au mois de mai, se tiendra la présidentielle en Iran. En octobre, l'Égypte se rendra aux urnes. Un peu plus loin, l'Afrique vivra aussi des élections test. Sur ce fond, le 24 octobre, l'ONU célébrera ses 60 ans. Qu'on le veuille ou non, l'avenir politique mondial est lié à la situation des grandes religions et notamment à celle de l'Islam. Je suis convaincu que le dialogue interreligieux est le grand défi du troisième millénaire.

» Une page de l'histoire s'est tournée avec la mort de Yasser Arafat. "Lorsque mon heure viendra, je serai remplacé par mon frère Abou Mazen (Mahmoud Abbas)", avait-il dit à Bill Clinton en janvier 1999. Son "ami de quarante ans" vient d'être élu. Nous l'avons rencontré à Ramallah. (...) "Dites au président, nous avaient confié des chrétiens la veille au soir, de mettre en pratique ses

promesses électorales." Y arrivera-t-il ? Il nous a déclaré vouloir s'engager pour que tous les croyants soient traités à l'avenir en toute justice et équité. Ce n'est pas rien pour cette terre meurtrie encore actuellement par tant d'injustices et de violences.

» Mahmoud Abbas et le nouveau gouvernement israélien parviendront-ils à remettre à l'ordre du jour la fameuse *road map* ? On sait trop bien que le processus de paix est encore bloqué par l'occupation israélienne, la poursuite des implantations et des violences entre l'armée israélienne et les extrémistes palestiniens. Et le mur continue à s'élever. Tout cela alimente le terrorisme dont ne veut plus le président israélien Katsav. Les deux hommes se sont rencontrés ces jours. Ils partagent, au moins en paroles, les mêmes projets de paix. Mais les déclarations de bonnes intentions ne suffisent pas.

» Ces prochaines semaines vont donner le ton. Abbas connaît les défis qui l'attendent. Les conditions de vie en territoires occupés sont devenues insupportables. (...) De nombreuses familles ont émigré. D'autres heureusement sont prêtes à tout pour pouvoir rester dans leur pays. "Aidez-nous, nous a-t-on supplié, à mettre en place des projets de travail pour nos familles chrétiennes." Une nouvelle révolte peut tout faire chavirer. Un attentat peut tout remettre en question. Et pourtant les deux peuples palestinien et israélien espèrent la justice et la paix. Une ère nouvelle est attendue. Le monde entier en bénéficiera. (...)

» Il semble à tous, qu'au-delà des engagements humains de bonne volonté, est venu maintenant le moment d'une intervention du Dieu adoré par les trois religions monothéistes présentes à Jérusalem. Cette ville pourra-t-elle enfin

porter son vrai nom de Cité de la Paix ? Impossible sans y mettre le prix de la justice et de la prière. Les conditions sont claires. »

■ Info

OMC et services publics

En vue de la reprise des négociations sur les services publics à l'Organisation mondiale du commerce, la Communauté de travail des œuvres d'entraide et trois élus des cantons du Tessin, de Lucerne et de Vaud ont demandé au Conseil fédéral que les législatifs cantonaux et communaux soient associés aux négociations, car des domaines relevant de leur compétence pourraient être soumis au marchandage. Pour Bastienne Joerchel, de la Communauté de travail, l'Accord général sur le commerce des services (AGCS/GATS) contraint, d'une manière irréversible, les Etats membres à toujours plus de libéralisations dans le secteur des services ; seules quelques tâches régaliennes de l'Etat, comme la justice ou la police, sont préservées. Le Conseil fédéral mènerait de son côté une stratégie de libéralisation offensive, notamment en matière de services financiers.

Pour atteindre cet objectif, la Suisse devra faire des concessions dans des domaines qui intéressent ses partenaires commerciaux, comme l'eau ou les déchets, précise Bastienne Joerchel. Cela affectera directement des champs de compétence cantonale et communale ainsi que la démocratie.

En signe de protestation, plusieurs centaines de communes dans divers pays européens se sont déjà déclarées « zone hors-GATS ». Parmi elles, la municipalité de Genève.

■ Info

Des réfugiés affamés

« En 2005, plus d'un million de réfugiés souffriront de faim et de malnutrition à cause du manque de nourriture. Ils s'ajouteront aux centaines de milliers de personnes qui luttent dans le monde pour leur survie en ne pouvant compter que sur les rations alimentaires de plus en plus réduites mises à leur disposition. » C'est le cri d'alarme lancé à la fin 2004 par le Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR). La situation la plus préoccupante est enregistrée en Afrique. En Zambie, par exemple, lors des deux derniers mois de 2004, la distribution des céréales et des légumes secs a été réduite de moitié, avec un risque de grave malnutrition pour 87000 des 191000 réfugiés présents dans ce pays.

Il y a urgence : le Programme alimentaire mondial des Nations Unies, agence partenaire du HCR, doit recevoir rapidement les fonds dont il a besoin pour exercer son activité. « Cette situation a déjà des effets dramatiques, comme la diffusion de la prostitution et l'abandon scolaire de la part de très jeunes étudiants pour aider leur famille à trouver de la nourriture. »

Meurtres de journalistes

« Je condamne » : le directeur général de l'UNESCO Koïchiro Matsuura a répété cette phrase très souvent en fin 2004. Le 23 septembre, par exemple, suite à l'assassinat en République dominicaine du correspondant du quotidien *Listen Diario*, Juan Andujar, abattu alors qu'il venait de dénoncer à la radio des délinquants responsables d'une vague de violence qui frappait le sud du pays. « Juan Andujar a brisé le silence, [il] n'a pas voulu que des méfaits restent impunis, et nous ne devons pas permettre que le pire des méfaits, le meurtre de ce journaliste, reste impuni », a déclaré Koïchiro Matsuura. Autre journaliste assassiné, Dipankar Chakrabarty, rédacteur en chef d'un quotidien au Nord-Ouest du Bangladesh et vice-président de l'Union fédérale des journalistes. Il avait été menacé à cause de ses articles sur le crime organisé.

Le directeur général de l'UNESCO est revenu sur le tribut extrêmement lourd payé par la profession en Irak : 40 journalistes et 20 autres professionnels des médias y ont trouvé la mort depuis le début de la guerre en mars 2003, dont un grand nombre d'Irakiens. Il a aussi souligné le cas particulier des Philippines où 11 journalistes ont été tués en 2004. Parmi eux, Eldy Gabinales, commentateur de radio, qui, selon la Fédération internationale des journalistes, aurait payé de sa vie ses prises de position contre le trafic de drogue et les jeux clandestins. Aucun des responsables de ces meurtres n'a été condamné aux Philippines.

K. Matsuura a exprimé son inquiétude face aux violences que subissent les professionnels des médias : ces meurtres prouvent « le rôle vital joué par les jour-

nalistes non seulement pour la démocratie, mais pour le maintien de l'Etat de droit. (...) C'est encore plus vrai quand on prend en considération le rôle essentiel que doivent jouer les journalistes dans la reconstruction du pays et l'avènement d'une démocratie pluraliste. Le dialogue et le libre débat, deux caractéristiques fondamentales de la démocratie, ne peuvent pas se développer sans des médias libres et indépendants. »

Depuis le drame du tsunami, le monde n'a plus de nouvelles de la minorité ethnique des « Hommes Fleurs », établie sur l'archipel des Mentawai, au large de Sumatra.



Maintenant et toujours

Nous faisons parfois des expériences curieuses qui nous conduisent à porter un regard neuf sur des situations très ordinaires. Au cours d'un voyage en train, pendant un arrêt dans une gare, mon regard a croisé celui d'un passager assis dans un autre train, situé sur le quai d'en face. Pendant une fraction de seconde, j'ai cru qu'il s'agissait d'un ami perdu de vue depuis longtemps. Mais l'attitude, les traits trop différents m'ont fait penser que je m'étais trompé. Reste que je me suis demandé si j'aurais un jour l'occasion de revoir cette personne pour dissiper les doutes subsistants, puisque le temps ne me permettait pas de trancher la question tout de suite. En y réfléchissant, je me suis dit que très probablement je ne la reverrai plus jamais.

Au fil du voyage, je me suis interrogé au sujet des passagers qui se trouvaient dans le même train que moi, à propos de ceux que j'entrevois sur les quais des gares traversées. Et chaque fois, le constat était le même : c'était là des hommes et des femmes que je voyais pour la première fois de ma vie, et très certainement pour la dernière.

Ainsi, pendant quelques secondes ou un peu plus longtemps, nos vies en croisent d'autres et ces moments ne se reproduisent jamais. Ayant pris conscience de cette unicité du moment, j'ai à nouveau mesuré la finitude de ma vie. Chaque seconde que je vis est absolument unique et ne se reproduira jamais plus.

Dans un moment pareil, on a d'abord l'impression de perdre pied, parce que de telles réflexions nous confrontent à la mort, à l'intensité de l'instant. Et je pense que nous ne pouvons pas regarder très longtemps le soleil en face, c'est-à-dire supporter ce sens aigu du moment qui passe et ne reviendra plus. Cette acuité est particulièrement en éveil dans les moments de peines et de joies intenses, mais rapidement nous sortons de cet état, car il peut nous empêcher d'agir.

Ceci nous met dans une situation délicate : ce qui fait souvent la qualité de nos expériences est notre capacité à bien en prendre conscience ; mais à trop « prendre conscience », on peut perdre de vue l'ensemble de notre vie avec ce qu'elle a de répétitif mais aussi de rassurant. En effet, même si chaque instant de notre vie est unique, il n'en demeure pas moins que notre existence ne se joue pas à chaque instant. Nous pouvons nous appuyer sur des relations, des convictions qui nous donnent une assise dans les moments plus difficiles.

Un des piments de la vie est de chercher cet équilibre entre conscience de l'instant et conscience de la durée. Et Dieu manifeste particulièrement cette créative tension où il est toujours dans l'instant et par là même dans la durée.

Bruno Fuglistaller s.j.

L'impasse de la violence

Campagne de carême

●●● **Théo Buss**, Lausanne

Théologien, secrétaire romand de Pain pour le prochain¹

Dans son avant-dernier ouvrage, *Pédagogie de l'espérance*, Paulo Freire raconte qu'au début de sa carrière, il menait une enquête sur la violence domestique dans le Nordeste du Brésil. Pour présenter les résultats, il avait convoqué les enquêteurs et les interviewés dans une grande salle. Au passage, il avait vitupéré contre ces pères qui battent leur femme et leurs enfants...

- 1 • A partir de Pâques 2005, Théo Buss quittera ses fonctions et rejoindra au Nicaragua une équipe de formation de dirigeant-e-s des communautés de base.
- 2 • Les facettes de la Campagne œcuménique de carême sont dévoilées sur le site www.vaincre-la-violence.ch et dans une publication commune, Info-Campagne, qu'on peut se procurer auprès de l'un des secrétaires : actiondecareme@fastenopfer.ch ; info@etre-partenaires.ch ; ppp@bfa-ppp.ch.
- 3 • « L'Amérique latine se trouve en grande partie dans une situation d'injustice, qu'on peut appeler de violence institutionnelle, quand par les défauts des structures des entreprises industrielles et agricoles, de l'économie nationale et internationale, de la vie culturelle et politique, des populations entières manquent du nécessaire, vivent dans une dépendance telle qu'elle les prive de toute initiative et responsabilité, ainsi que de toute possibilité de promotion culturelle et de participation à la vie sociale et politique, ce qui constitue une violation des droits fondamentaux. Une situation de ce genre exige des transformations globales, audacieuses, urgentes et profondément rénovatrices. » *Documents finaux*, cités dans **Th. Buss**, *El Movimiento ecuménico en la perspectiva de la liberación*, Hisbol/CLAI, La Paz/Quito 1996, p. 92.

Un manœuvre avait alors pris son courage à deux mains et décrit sa journée : il se levait bien avant l'aube, faisait des heures de bus avant d'arriver à son travail, trimait toute la journée avant de retourner en bus à son logement d'une seule pièce, où il arrivait fourbu... « Et vous, M. Freire, avait interpellé le manœuvre, ne vivez-vous pas dans une maison de la banlieue résidentielle, avec une chambre pour chacun de vos enfants, un bureau avec sa bibliothèque, un salon, une salle à manger...? » La description collait point pour point et Paulo Freire ne savait plus où se mettre.

L'ouvrier brésilien termina par cette péroraison : « Quand moi j'arrive à la maison, ma femme crie, les enfants regardent la TV avec le son à toute force, alors que moi, je n'ai qu'une envie, manger en paix et m'effondrer dans le sommeil. Alors, poussé à bout par tout ce vacarme, je tape... » Ce manœuvre avait donné une clef de lecture de la violence domestique plus pertinente que toute étude « scientifique ». Ce fut pour Freire un apprentissage saisissant de la réalité sociale.

C'est dans ce même contexte que la Conférence générale des évêques latino-américains avait défini à Medellín (Colombie) en 1968 la « violence institutionnelle ». ³ La 3^e Conférence du CELAM (Conseil des évêques latino-américains) avait précisé l'analyse à Puebla en 1979 :

*La violence est endémique mais le développement des télécommunications nous la rend encore plus présente et lourde à vivre. Dans cet environnement passablement hostile, les œuvres d'entraide Action de Carême (catholique romaine), Etre partenaires (catholique chrétienne) et Pain pour le prochain (protestante) lancent une campagne sous le titre chargé d'espoir : « Nous croyons. La violence n'aura pas le dernier mot ».*²

« La dimension libératrice est une partie intégrante, indispensable et essentielle de la mission de l'Eglise. »

De cette violence historique et endémique, il convient de mentionner quelques exemples. L'entreprise coloniale est entachée de massacres et d'exploitations à outrance des peuples « conquis » : des populations entières ont été annihilées ou presque (indigènes de Tasmanie, des plaines amazoniennes, d'Uruguay et de Patagonie, Hereros de Namibie, Amérindiens);⁴ les habitants du Congo et de l'Algérie ont été massacrés et terrorisés par le roi des Belges et par la France.

Ce qui est stupéfiant, c'est la capacité d'occultation et d'oubli des nations colonisatrices. L'historienne tunisienne Sophie Bessis a cette explication : « Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse continueront de glorifier le chasseur. »⁵

Esclavage moderne

Les pays colonisateurs de l'Afrique ont tous participé à la traite des esclaves⁶ via le commerce triangulaire. La Suisse s'en est longtemps tirée par une piroquette : « Nous n'avons jamais eu de colonies ! » Depuis deux ou trois ans, ce tabou est levé : les historiens révèlent qu'il y a eu des navires esclavagistes battant pavillon helvétique, avec des noms tels que Pays de Vaud, Ville de Lausanne, Ville de Bâle, L'Helvétie...⁷ Les banquiers genevois et bâlois ont fortement investi dans ce commerce, des industriels de plusieurs cantons y ont jeté les bases de leur richesse, créant des dynasties.⁸

D'après une étude de Heiner Geissler, il y a aujourd'hui dans le monde 900 zones franches où règnent des conditions de travail proches de l'esclavage : absence de droits syndicaux, contrats pré-

caires, lorsqu'il y en a, exportations des profits, salaires journaliers de 0,5 dollar, licenciements des femmes enceintes. Violent en diable, le schéma esclavagiste et néocolonialiste, dont profitent les multinationales, et nous tous, habitants de l'Occident, doit être cassé.⁹ Avec Albert Jacquard, j'affirme que nous pouvons tous bien vivre sur cette terre, si nous, gens du Nord, vivons avec moins.

Extérieurement, nous assistons à une « brutalisation » de l'existence : affrontements entre jeunes, y compris à l'arme blanche, mœurs politiques virant au dénigrement, à la mauvaise foi (voir propagande de l'UDC), menaces de mort adressées aux juges, augmentation de la petite délinquance, politique d'asile contraire aux traités signés par la Suisse, etc. Il n'est pas difficile de percevoir les

4 • Les Etats-Unis sont bâtis sur un génocide. Des 5 à 10 millions d'habitants que comptait ce territoire en 1500, il n'en restait plus que 250 000 en 1900.

5 • *L'Occident et les autres, Histoire d'une suprématie*, La Découverte, Paris 2002, p. 299.

6 • Des ecclésiastiques, dont on cherche en vain les remarques critiques, étaient sur place. Guy Musy décrit la chapelle catholique du Fort des esclaves à Ouidah, au Bénin (*Bulletin de la COTMEC*, décembre 2004, p. 1). Dans mon rapport sur l'Assemblée de l'Alliance réformée mondiale d'Accra (juillet-août 2004), je décris la chapelle protestante du Fort des esclaves à Cape Coast, au Ghana. Le rapport peut être commandé à Pain pour le prochain ou consulté sur le site www.ppp.ch.

7 • Les travaux d'historiens se multiplient. Le dernier en date est l'ouvrage à paraître de **Thomas David, Bouda Etemad, Janick Marina Schaufelbuehl**, *La Suisse et l'esclavage des Noirs*, Antipodes, Lausanne. Une vue d'ensemble de la participation suisse est présentée par Hans Faessler sur le site www.louverture.ch.

8 • Les noms de ces familles sont énumérés dans « Die Schweizer Sklavenhändler », *Bilanz*, juillet 2004, pp. 76-83.

9 • **Edward E. Said** est remonté aux sources de cette mentalité à l'origine de l'Empire romain, des Croisades, du colonialisme et de la mondialisation capitaliste. Cf. *Culture et impérialisme*, Fayard/Le Monde diplomatique, Paris 2000.

origines de cette recrudescence de la violence : guerres médiatisées, jeux vidéo misant sur la brutalité, programmes de télévision relayant viols, tortures, brutalité des gangs, etc. Depuis trop longtemps, la violence guerrière est inscrite dans notre histoire et notre culture. Aujourd'hui, elle s'étale sans vergogne.

Sur le plan économique également, on assiste à une « brutalisation », tant à l'égard de l'être humain que de la nature. Jamais encore - même au temps des colonies - le flux des richesses transitant de l'hémisphère Sud vers l'hémisphère Nord n'a été si abondant : ressources minières, bois, produits tropicaux, le tout à prix cassés. Le schéma dénoncé par Eduardo Galeano et Walter Rodney est en pleine vigueur.¹⁰

En fait, le système néolibéral applique partout les mêmes règles : privatisation de tout ce qui rapporte, socialisation des coûts d'infrastructure, démantèlement des acquis sociaux, pillage systématique de l'environnement, maximisation du profit, accroissement du chômage et misère galopante pour une majorité croissante de la population mondiale. Le recours à la formule de l'économie de marché masque mal la réalité patente : « Le mécanisme du marché accroît les inégalités. »¹¹ Les résultats sont éclatants : l'écart entre

les 20 % les plus pauvres de la planète et les 20 % les plus riches est de 1 à 72. En 1820, il était de 1 à 3, en 1950, il était déjà de 1 à 35.

Une campagne innovatrice

La pauvreté et la famine résultent de la violence du système.¹² La Campagne œcuménique de carême 2005 donne dans sa documentation des chiffres de cette violence : lors des dix dernières années, 500 personnes par jour sont mortes dans le monde suite aux conflits armés et aux guerres ; 40 000 déportés et réfugiés s'y ajoutent par jour ; plus d'un milliard de personnes souffrent de violence cachée. Refuser l'accès à la terre, c'est de la violence. Que les femmes aient moins accès à la nourriture et à l'éducation, que des êtres humains ne puissent vivre selon leur culture, ni célébrer leur religion, c'est encore de la violence.

Le titre de la Campagne est *Nous croyons. La violence n'aura pas le dernier mot*. Comme dans celui de l'an passé, il commence donc par *Nous croyons*. Car nous sommes convaincus que violence, exclusion et mort n'auront pas le dernier mot. Notre foi se nourrit de l'événement de Pâques. Des hommes et des femmes, transformés par le pouvoir de Dieu, se lèvent et résistent activement à toutes les formes de violence.

Ceci nous motive à imaginer et à explorer des voies permettant de sortir de l'impasse de la violence : prières, célébrations communautaires (dans toute la mesure du possible œcuménique), jeûnes personnels, jeûnes de longue durée, en groupes, efforts collectifs en vue de résister, de changer les structures. La spécificité des efforts et de la résistance mentionnés consiste,

10 • E. Galeano, *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, 1971 ; W. Rodney, *Et l'Europe sous-développa l'Afrique, Caraïbes, Paris 1986*.

11 • Gilbert Rist, « Le "développement" : la violence symbolique d'une croyance », in *Brouillons pour l'avenir - Contributions au débat sur les alternatives*, Nouveaux cahiers de l'IUED 14, Genève 2003, p. 148.

12 • La Communauté de travail des œuvres d'entraide vient de publier sa stratégie : *La mondialisation, et après... Quel développement au XXI^e siècle ?* Les responsables de l'Action de Carême et de Pain pour le prochain y ont contribué et s'y identifient.

pour nous chrétiens, à agir en témoins, à ne pas cacher notre inspiration dans la vie et l'œuvre de notre Seigneur Jésus-Christ, à mettre en évidence son message, pour remettre au centre les personnes exploitées et marginalisées.

Car les violences décrites ci-dessus peuvent mener aisément au retrait (des personnes coupent la TV au moment des informations pour se protéger de l'énumération sempiternelle des mauvaises nouvelles), au découragement, voire à la dépression. Notre voie - qui ne se prétend pas unique - consiste à lutter, par la spiritualité vécue et l'action commune, contre le sentiment d'impuissance et à promouvoir une « résurrection » vécue.

Les croix du monde actuel

Jésus a suivi la voie du dépassement non-violent de la violence et de la haine, annonçant ainsi la venue du Royaume de Dieu. Il a préféré souffrir injustice et violence plutôt que de les exercer. Sa décision de renoncer à la violence est tout autre chose qu'un signe de faiblesse et d'impuissance, sinon elle n'aurait pas provoqué une réponse aussi déchaînée de la part des pouvoirs dominants.

Il faut, selon la théologienne brésilienne Ivone Gebara, opposer au scandale de toutes les croix dressées par les nombreuses formes de violence dans nos sociétés, des actes d'amour et de justice. Effectivement, tout ne serait que désespoir et non-sens si l'histoire de Jésus s'était terminée le Vendredi Saint. La résignation aurait alors le dernier mot. A Pâques se montre la vraie force de la non-violence, de la réconciliation, de l'amour.

L'écrivain argentin Ernesto Sabato, auteur du livre *Le tunnel*, a écrit un petit ouvrage intitulé *La resistencia*.¹³ Il y décrit la crise profonde du capitalisme comme l'effondrement d'une conception du monde et d'une échelle des valeurs basées sur l'idolâtrie technique et l'exploitation de l'homme. Certes, l'Argentine vit de manière plus violente que d'autres pays la mise à sac de son patrimoine,¹⁴ mais c'est justement en ceci qu'elle est exemplaire : son sort nous guette tous si nous ne mettons pas en échec les stratégies prédatrices des organismes tels que le Global compact de l'ONU.¹⁵

Plutôt que de parler de décadence, face à ces multiples constats pessimistes, je voudrais souligner le surgissement depuis une dizaine d'années de forces nouvelles remarquables, à la base ou proches de la base, bref la naissance d'un mouvement planétaire, que d'aucuns ont nommé la « mondialisation de la solidarité », capable d'arrêter la mise en place d'un accord entre les riches (AMI, Accord multilatéral sur les investissements), de perturber des sommets à Seattle, à Cancún, de se faire entendre et d'influencer le cours des choses. C'est, entre autres, grâce à cette forme de résistance que les institutions inter-

13 • Seix Barral, Buenos Aires 2000. Il a présidé la Commission de la vérité, après la « guerre sale » et le régime militaire meurtrier.

14 • Voir le film de **Fernando Solanas**, *Memorias del saqueo*, qui relate la dilapidation par Menem et consorts (finance internationale, FMI, Banque mondiale) des richesses et ressources de l'Argentine.

15 • Contrat passé entre Kofi Annan et les multinationales les plus influentes. Nous venons d'apprendre aussi que les *tasks forces* mises en place pour réaliser soi-disant la réduction de la pauvreté de moitié d'ici 2015 (Objectifs de développement du millénaire) sont truffées de représentants des puissantes multinationales, telles que Monsanto...

nationales se sont mises elles-mêmes à parler de la réduction de la pauvreté. Elles le font de manière conforme à leur système, il est vrai, donc tout à fait insuffisante, mais c'est un début...

Agua = vida, no privatizar

J'ai vu ce graffiti sur un mur de Managua : « L'eau c'est la vie, ne la privatisez pas. »¹⁶ Il résume bien le but du combat altermondialiste. C'est cet appel à un tel changement de cap que lance Peter Niggli, directeur de la Communauté de travail des grandes œuvres d'entraide. L'ouvrage, *La mondialisation, et après... Quel développement au XXI^e siècle*,¹⁷ contient ce *Plaidoyer pour un changement de cap* et les seize *Lignes directrices de politique de développement de la Communauté de travail* qui visent ni plus ni moins à changer le système avec des moyens pacifiques. Entre autres, en faisant de la terre et de l'eau des droits reconnus universellement par une convention internationale.

Leonardo Boff, dans un texte qui vient de paraître, souligne l'habileté du Mouvement latino-américain des sans-terre qui lie le droit à la terre et le droit à l'eau. Après le Brésil, la Bolivie est le lieu des affrontements les plus spectaculaires, notamment avec la « guerre de l'eau » qui s'est terminée en 2000 par la défaite du consortium international qui avait obtenu la concession de l'eau de la part du gouvernement de feu Hugo Banzer.

Boff écrit : « Si nous payons rubis sur l'ongle la dette extérieure [jeu de mots portugais intraduisible : externe et éternelle], celle-ci continuera de nous faire mourir et à détruire les forêts tropicales, et nous ne pourrions réaliser la réforme agraire, ce qui continuera d'exclure des dizaines de millions de petits paysans. »¹⁸

Pour conclure, je citerai une auteure palestinienne, parce que Sumaya Farhat-Naser part d'un des contextes les plus désespérants, et pourtant, de manière emblématique, elle nous insuffle courage et détermination : « Nous devons apprendre à [nous] pardonner. (...) Cet espace [Israël/Palestine, y compris Jérusalem] doit être partagé. »¹⁹ La planète aussi !

Th. B.

16 • L'auteur de ce slogan a bien saisi le danger, confessé un jour publiquement par Helmut Maucher, ancien PDG de Nestlé : « L'eau est de plus en plus rare. C'est pour cela que nous aimerions mettre la main sur les sources. »

17 • Préface de la conseillère fédérale Micheline Calmy-Rey, D'en bas, Lausanne 2004.

18 • ALAI (*Agencia Latinoamericana de Información*), 3.XII.04 : cf. <http://alainet.org>.

19 • *Le cri des oliviers. Une Palestinienne en lutte pour la paix*, Labor et Fides, Genève 2004, pp. 163s.

Presse catholique

S'ouvrir, une urgence

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste à l'agence « APIC »

Henri Madelin s.j. a quitté en novembre 2004 le poste de rédacteur en chef de la revue jésuite « Etudes ». ¹ Il s'exprime sur sa conception d'un journalisme chrétien de réflexion. Pour lui, la presse catholique ne peut survivre qu'en abordant les grands débats de société et le domaine culturel, qui lui ouvrent ainsi l'accès à un lectorat sans religion.

Valérie Bory : Quel est le rôle d'une revue telle qu'*Etudes* à vos yeux ?

Henri Madelin : « Les jésuites sont connus pour être au centre du dispositif ecclésial, avec la plus grande liberté possible - du moins il faut le souhaiter. Cette liberté à l'intérieur de l'institution Eglise permet d'articuler une parole qui peut être quelquefois aux frontières. Cela fait du bien à l'Eglise et, on peut l'espérer, à la société. »

V. B. : Quelles sont les limites de cette liberté ?

H. M. : « D'abord, il y a un certain ton pour parler de l'Eglise aujourd'hui, alors qu'elle est en baisse d'effectifs. Et puis, il y a des sujets, comme partout, où il faut laisser couler du temps avant de s'y attaquer. »

V. B. : Des sujets comme le célibat des prêtres, l'accès des femmes à la prêtrise ? Ils ne sont guère traités dans *Etudes*.

H. M. : « On n'y revient pas tout le temps, c'est vrai. On les a traités d'un point de vue historique. Ou alors, en se demandant comment concevoir aujourd'hui le célibat. Notre lectorat est composé d'un tiers de lecteurs fidèles d'Eglises, pas seulement catholiques, d'un tiers qui sont culturellement chrétiens

mais détachés de la pratique, et d'un tiers qui sont très loin de tout ça, qui lisent la revue pour l'actualité, le cinéma, le théâtre. Donc parler des problématiques insérées dans la société nous semble plus indispensable. La mondialisation, par exemple, l'écologie, la domination américaine, le multilatéralisme, voilà des thèmes essentiels à nos yeux.

» Notre premier problème dans une société laïque comme la société française, c'est de nous "naturaliser". C'est-à-dire qu'on a besoin d'être reconnu comme des interlocuteurs importants de la laïcité. Par conséquent, il faut qu'on soit très, très bons sur les thèmes de société, les thèmes internationaux et autres si on veut être lu et pris au sérieux. Nous avons remarqué que les articles relatifs aux institutions de l'Eglise, sur son évolution rasant les gens en France. C'est pourquoi nous avons rajouté à la rubrique religion, "spiritualité". De temps en temps, on essaye de parler autrement. » En Suisse, la presse catholique affiche plus d'indépendance d'esprit. Je vois bien que *choisir* a plus d'audace que nous. Cela s'explique aussi par la situa-

1 • Fondée à Paris en 1856, *Etudes* est animée par des jésuites et des laïcs. Revue intellectuelle et revue d'un ordre religieux, elle est éditée depuis cinq ans en partenariat avec le groupe Bayard-Presses. Depuis le 1^{er} novembre, le Père Pierre de Charentenay s.j., ancien timonier de *Croire aujourd'hui*, est rédacteur en chef de la revue.

tion géographique et la pression œcuménique, au bon sens du terme : l'Eglise catholique doit parler devant ses frères qui se réclament du Christ. La France est encore un pays où la religion dominante est quand même le catholicisme. »

V. B. : La presse catholique en France doit donc se faire oublier pour ne pas paraître trop catéchisante ? N'y a-t-il pas un risque que le religieux s'effiloche dans les grands thèmes de société ou culturels ?

H. M. : « Je vais vous répondre par l'analogie entre *Etudes* et *La Croix*. Bien qu'*Etudes* soit beaucoup plus petit, on assiste au même phénomène. La France, ce pays laïque par excellence, a un journal quotidien qui se réclame du christianisme, *La Croix*. Ils n'ont même pas changé leur titre ! Or en ce moment *La Croix* acquiert des lecteurs, tandis que d'autres grands quotidiens - je pense au *Monde* - en perdent. *La Croix* est un bon journal, parce que la laïcité l'a obligé à entrer dans la culture. C'est un peu comme pour *Etudes*. Il ne faut pas seulement parler des problèmes de culte ou de dogme, mais aussi de l'impact de tout cela dans les façons d'être des Français.

» Je pense que la revue *Etudes* ne serait pas devenue ce qu'elle est sans les grands combats du début du siècle. Comme il était dur de parler de théologie, on évoquait ce qui se passait dans la société. Il faut mentionner les sujets qui intéressent les gens, leur travail par exemple. On a parlé de l'armée aussi. Maintenant on publie des articles économiques : est-ce qu'elle supplante la politique ? César apparemment règne, mais ne gouverne guère. On assiste au déclin des grandes ambitions qu'alimentaient les idéologies officielles. Les modèles passés de militantisme sont remis en

cause. L'impératif économique étend sa toile dans un espace mondialisé. Pendant ce temps, il y a une fuite vers un individualisme exacerbé, hédoniste et peu soucieux de solidarité. Il faut réhabiliter la politique. »

V. B. : Vous dites que les Eglises s'adaptent à la mondialisation.

H. M. : « Nous sommes dans une perspective mondialiste. C'est nouveau. Les Eglises sont autant des Eglises transnationales que des Eglises nationales. Depuis 30 ans, cette évolution a été très rapide. On se souvient qu'en 1967, une encyclique signée par Paul VI s'appelait *Populorum progressio* (le développement des peuples). Elle contenait une image généreuse de la croissance et toute une dimension sociale mondiale, vision alors novatrice. La question sociale, c'est la question de l'industrialisation, de l'urbanisation, de l'injuste répartition des biens. Voilà qu'un pape annonçait que cette question sociale est mondiale. » Les Eglises, c'est une de leur force, en appellent à une collaboration internationale. Bref, les chrétiens en Europe ne sont plus tout à fait là où la pensée laïque croit qu'ils sont. C'est un changement considérable ; c'est le chemin qui leur rend un espace de liberté. Liberté de nomination, de parole, de formation, liberté de communication, de rencontres internationales. Un certain renouveau religieux à l'Est et à l'Ouest se dessine ; il s'est nourri de la crise des idéologies officielles et de la perte de substance que connaît maintenant le politique. »

V. B. : L'Église catholique est critiquée parce que trop centralisée et dominante.

H. M. : « Cette Église a un pouvoir politique, c'est vrai, à travers ses nonces. Elle en compte quelques 174 par le monde, je crois. Mais il vient de se passer à l'ONU quelque chose d'étonnant. On a donné au Saint-Siège - à l'unanimité - la qualité d'observateur privilégié, donc un statut dépassant celui d'une ONG. Il n'a pas le droit de vote, mais celui d'intervenir dans les débats. C'est une victoire formidable à attribuer aux interventions de Jean Paul II par rapport à la guerre en Irak.

» J'estime, comme disait Paul VI, que si les Etats pontificaux énervent beaucoup de chrétiens (protestants et même catholiques), il n'en reste pas moins que c'est le minimum d'espace territorial nécessaire pour avoir une place internationale. Il y a beaucoup d'Églises qui aimeraient avoir une représentation visible dans la mondialisation. L'Église catholique a cette chance fantastique. C'est certes peut-être pénible dans certaines situations, mais c'est extraordinaire d'avoir dans le débat actuel entre les religions une image centralisée, visible, connue, qui parle. »

V. B. : Les partis à dénomination chrétienne ont-ils encore leur raison d'être ?

H. M. : « En Europe, le continent religieux s'échappe des contraintes étatiques. Il ne sera plus obligé de rendre hommage à tel type de parti à dénomination chrétienne en particulier. C'est une évolution sur laquelle on ne reviendra pas, à cause de la sécularisation générale. Cela signifie que les chrétiens ont retrouvé leur liberté dans ce processus. C'est très important pour l'évangéli-

sation de demain que les Églises soient un lieu de liberté. Les chrétiens doivent apprendre à maintenir une autonomie personnelle par rapport au politique, et les Églises à être indépendantes des pouvoirs.

» Cela nous rappelle peut-être le temps de l'Église primitive où le pouvoir politique était très loin. Cette période de quatre siècles qu'a connue l'Église catholique a d'ailleurs manqué à l'Islam, qui a toujours été proche du pouvoir. »

V. B. : Le pire qui puisse arriver à une religion est de se laisser instrumentaliser par le politique, comme on l'a vu lors des élections aux États-Unis.

H. M. : « Oui, Bush a innové. Il s'est carrément servi des chrétiens évangéliques et de leur important réseau radio/ télévision. Les évangéliques ont enrôlé Dieu dans la politique. Et le 11 septembre 2001, des gens ont enrôlé Dieu au service de leur acte terroriste. Je le répète, les Églises doivent être indépendantes des pouvoirs. En Europe, chaque fois que l'Église s'est rangée du côté du pouvoir, elle n'a fait que renforcer l'Église hiérarchique. »

V. B.

Europe et Turquie

Au-delà des préjugés

●●● **Juliette Sargnon**, Paris

Etudiante en Affaires internationales à l'IEP et en Turcologie et Persanologie à l'Institut des langues orientales (Paris)

Pour ou contre l'intégration de la Turquie ? Beaucoup d'arguments sont avancés et la plupart s'équilibrent dans l'indétermination. L'histoire ne plaide ni en faveur de, ni contre l'entrée de la Turquie : on ne peut pas comprendre l'histoire de l'Europe sans comprendre celle de l'Empire ottoman, mais les Ottomans étaient-ils pour autant Européens ou symbolisaient-ils justement l'ennemi ? Y avait-il une quelconque identité européenne à l'époque ? Quant à l'histoire de la Turquie contemporaine, elle présente des spécificités particulières mais reste celle d'un pays moderne, ayant intégré les caractéristiques des pays européens modernes. La géographie non plus n'est pas déterminante, une partie, certes limitée, du pays étant sur le continent européen, une grande partie se trouvant en Asie. Mais l'Europe se doit-elle d'avoir des limites géographiques ? L'économie turque, quant à elle, est définie tour à tour comme un gouffre pour le budget européen ou, si on tient compte de la forte croissance qui l'entraîne actuellement,¹ comme un marché jeune et florissant, bénéfique à l'économie européenne. On évoque aussi l'immigration et la menace de tout un peuple qui voudrait envahir

les terres européennes. On oublie qu'immigrer est un processus complexe, que beaucoup de Turcs d'Europe souhaiteraient retourner dans leur pays, et que si la Turquie entre dans l'Union européenne (U.E.), à moyen terme, les marchés du travail seront unifiés et il n'y aura plus alors de moteur à l'immigration.

Finalité de l'U.E.

La question n'est pas de savoir s'il existe des faits objectifs permettant de classer la Turquie comme européenne ou pas, puisque les critères d'euro-péisme ne sont pas définis ni, en tout cas, restrictifs. La question n'est pas non plus de savoir si la Turquie sera bénéfique ou pas à l'U.E., puisque celle-ci n'est pas une entité mais un processus et que l'U.E. elle-même crée un espace intégré qui bénéficie à tous les partis. Et cela ne dépend pas tant des données turques que des méthodes européennes d'intégration. La Turquie qui entrera dans l'U.E.² sera bien différente de celle d'aujourd'hui et il en va de même pour l'U.E. Non, la véritable question qui se pose est double : quelle est l'ultime finalité de l'Union européenne et à quel rythme entend-elle poursuivre cette finalité ? Le débat n'est pas encore tranché : l'Union européenne doit-elle être un espace éco-

Le 17 décembre 2004, l'Union européenne a dit « oui » à l'ouverture des négociations avec la Turquie, un oui circonstancié, et il faut s'en réjouir.

Beaucoup de questions relatives à cette éventuelle intégration de la Turquie se posent et elles sont essentielles.

Malheureusement, le débat est sous-tendu par de forts préjugés. La Turquie est mal connue et mal comprise de l'Europe ; elle en est responsable en partie car elle est une nation extrêmement paradoxale et difficile à appréhender dans toute sa complexité ; mais c'est aussi la faute de l'Europe qui conserve sa tendance à essayer de comprendre l'autre à travers son propre prisme.

1 • Croissance de 9 % en 2003 et 2004.
2 • On parle de 2014 au plus tôt.

nomique privilégié ou une actrice politique forte ? Il semble pourtant que la volonté des pères fondateurs fut claire : l'utilisation du levier économique dans le but de réaliser des projets politiques audacieux.

Jusque-là, l'U.E. semble y être parvenue : la mise en commun de la production de fer et de charbon a permis la pacification réussie des relations franco-allemandes ; le développement de sociétés « sociales-démocrates » (libres et capitalistes mais offrant un certain nombre de garanties sociales) dont l'intégration des pays de l'Est en est le facteur le plus probant.

Le prochain projet politique audacieux de l'U.E. pourrait être celui de prouver la possible cohabitation et compatibilité entre l'Occident et l'Islam. La Turquie en est un modèle, certes non parfait, mais réussi ; la Turquie dans l'Union européenne serait un exemple encore plus brillant.

Reste la question du rythme de la réalisation de ce projet. Il serait en effet ambitieux de penser l'U.E. assez forte pour accomplir sur une courte durée et sans en pâtir de si importants élargissements. Elle vient d'accueillir dix nouveaux Etats membres et doit travailler dur et en priorité à l'intégration de ces pays dans le système européen. Le calendrier et les restrictions inclus dans la décision du 17 décembre prennent déjà cela en compte, et c'est une bonne chose.

Responsabilité de l'U.E.

Cependant l'Union européenne se doit de s'ouvrir à la Turquie. Elle lui a trop souvent promis, et depuis trop longtemps,³ qu'elle pourrait y entrer. C'est désormais une question de dignité pour l'U.E. car repousser l'échéance ce n'est pas seulement rompre une promesse, c'est aussi continuer à abuser d'une si-

tuation de dominant pour imposer des réformes et des sacrifices et pour tirer profit d'une relation déséquilibrée.

La Turquie est prête à entrer dans l'Europe, peut-être pas chaque individu de chaque village de l'Anatolie, mais on n'a jamais exigé cela des nouveaux arrivants.⁴ Les classes moyennes turques sont d'ores et déjà européennes dans leur mode de vie, et les foyers économiques intégrés aux marchés européens. La Turquie, dans l'optique de son intégration dans l'U.E., s'est réformée considérablement depuis trois ans et a même pris des risques importants, notamment en s'attaquant au pouvoir politique et exécutif de l'armée, jusque-là garant de la stabilité du pays. Il lui faut des garanties en retour.

Des progrès importants en termes d'Etat de droit, de droits de l'homme, de respect des droits des minorités ethniques et religieuses ont été effectués.⁵ Certes, la situation est loin d'être parfaite et il faut s'assurer de la réelle mise en œuvre de ces progrès. Mais on serait sûrement étonné des résultats si l'on appliquait à la plupart des pays européens les mêmes critères ! Parce que pour des raisons autres on craint l'entrée de la Turquie, le concept du respect des droits de l'homme a trop souvent servi de prétexte.

D'autre part, on accuse la Turquie d'un certain nombre de maux (questions arménienne, chypriote, kurde) dont elle n'est, il est vrai, en rien innocente. Mais on parle assez peu de la responsabilité de l'Europe à propos de ces mêmes

3 • La Turquie et l'Union européenne ont signé un accord d'association en 1963.

4 • Espagne, Italie, Grèce, pays de l'Est.

5 • Reste que les droits des communautés religieuses non musulmanes ne sont pas encore clairement établis et reconnus (n.d.l.r.).

problèmes. Je ne prendrais que l'exemple kurde : ce n'est sûrement pas l'Europe qui a créé la situation, mais elle a certainement contribué à la compliquer et à la faire perdurer. En voulant soutenir le sort, certes malheureux, des Kurdes, l'Union européenne a soutenu le PKK⁶ jusqu'en 2002, notamment en reconnaissant le statut de réfugié à ses militants (qui, souvent, ne sont devenus militants qu'une fois en Europe pour justement obtenir le statut) et en encourageant ainsi une source de financement du parti depuis l'Europe. L'Union européenne a ainsi donné bien du fil à retordre à une Turquie, certes brutale dans ses moyens d'action, mais qui semble à présent bien mieux comprise, la lutte contre le terrorisme étant devenue une politique publique internationale.

Un plus pour l'Europe

La « morale » imposerait donc à l'U.E. d'accueillir la Turquie, mais elle ne doit pas pour autant le faire à reculons. L'Union européenne a beaucoup à gagner avec l'intégration de la Turquie. Il faut sortir d'un certain eurocentrisme admettant que la vie en Europe est bien meilleure qu'ailleurs, notamment qu'en Turquie. D'un point de vue matériel, certainement. D'un point de vue du mode de vie, c'est plus discutable.

L'Europe se fait la championne de la démocratie, des libertés individuelles, des droits de l'homme, et, en effet, le rôle qu'elle a joué (et qu'elle joue encore) dans l'histoire de l'humanité, de la Renaissance à aujourd'hui, est plus que louable, il faut le reconnaître. Pour autant les sociétés européennes sont

loin d'être parfaites et sont peut-être allées un peu trop loin dans leur soif de liberté, en faveur de l'individualisme et aux dépens de la solidarité et du respect.

L'Europe vue par un Turc en Turquie, c'est une terre de liberté et de prospérité. On l'envie pour son Etat de droit, pour sa capacité à créer des individus libres et émancipés de toutes contraintes sociales, libres de choisir leur mode de vie, leur futur. Mais l'Europe vue par un Turc en Europe, c'est une terre bien plus ingrate. Certes on y est libre, mais on y est seul : les gens s'ignorent, s'invitent rarement les uns les autres, les personnes âgées sont abandonnées dans des centres spécialisés, les familles sont déstructurées, des pans entiers de la population sont exclus (SDF, clochards) ou on les laisse se marginaliser (groupes de jeunes plus ou moins extrémistes), la plupart des gens ne pensent qu'à leur propre destinée, à leur projet professionnel et en font la priorité de leur quotidien, en bref personne ne s'entraide.

La solidarité certes persiste en Europe à l'échelle de l'Etat social, mais rarement à l'échelle des individus. Ceci crée un malaise profond et rompt l'harmonie de la société, ce qui choque terriblement les Turcs. On ironise même en Turquie en disant que les mots *ahlak* (mœurs, bonne conduite) et *aygi* (respect) sont intraduisibles dans les langues européennes, qu'ils n'y existent pas.

La société turque est en effet beaucoup plus chaleureuse, plus exigeante aussi (on y a beaucoup plus d'obligations sociales), la jeunesse est respectueuse et polie. Tenir la porte et céder sa place dans les transports en commun sont des gestes systématiques, les gens s'entraident, ne laissent jamais les autres seuls. Tous les Turcs d'Europe que je connais (des étudiants sur-éduqués, aux réfugiés politiques de toutes origines, en

6 • Parti des travailleurs du Kurdistan, organisation luttant pour la libération nationale des Kurdes.

passant par de jeunes Turcs nés en Europe) ne rêvent souvent que de retourner en Turquie. Et cela ne s'explique pas seulement par un certain mal du pays bien naturel, mais surtout parce que, malgré des difficultés plus importantes en Turquie pour obtenir une bonne position, le mode de vie y est tout simplement plus humain. La société turque impose beaucoup mais donne énormément. L'Islam, qui est en Turquie laïque un Islam modéré, explique en partie cette persistance d'un mode de vie respectueux et solidaire, valeurs défendues par toutes les grandes religions.

Pour autant, il ne faut pas voir en la Turquie une société traditionnelle. Et c'est ce qui fait l'extrême richesse et complexité de ce pays. Les modes de vie, en tout cas dans les grandes villes de l'Ouest, mais aussi dans la mentalité de beaucoup de jeunes d'origine plus rurale (ce qui permet de concevoir l'avenir avec optimisme) sont fortement imprégnés des valeurs qui nous sont si chères en Europe : les capacités d'initiatives, l'autonomie et le travail des femmes, l'éducation pour tous, une conscience croissante des nécessités d'un Etat de droit, la démocratie... et tout cela sans pour autant céder du lest sur les notions de solidarité et de respect.

Un carrefour

Il ne faut pas juger la Turquie à travers les Turcs qui vivent en Europe - souvent d'ailleurs sévèrement critiqués par ceux de Turquie - qui donnent une image de leur pays très différente de celle que je viens de présenter. Les sociétés européennes présentent des caractéristiques d'intégration intéressantes, mises cependant en échec pour une grande partie de la population immigrée. Parce que les sociétés européennes sont trop

individualistes et représentent un monde dur et sévère, il est plus facile pour un immigré Turc de se réfugier dans ses traditions et dans son monde culturel d'entraide réciproque. Et lorsqu'on vient directement d'un petit village anatolien, qu'on n'est pas passé par la phase intermédiaire de la vie urbaine, et qu'on se trouve subitement projeté dans une grande ville grise industrielle d'Allemagne ou des Pays-Bas, on devient rarement un champion de la modernité, mais plutôt un défenseur conservateur des traditions, traditions qui sont souvent « reconstruites ». C'est le principe même de la réaction : les groupes turcs les plus patriarcaux et traditionnels sont sûrement plus nombreux en Europe qu'en Turquie.

La Turquie est un pays riche et complexe parce qu'elle est un carrefour : pas seulement en terme de géographie, mais aussi de culture, de mode de vie. Elle a appris à équilibrer et à intégrer ces différents éléments, à intégrer l'Est et l'Ouest, traditions et modernité. Là où l'Europe n'arrive pas à gérer sa diversité interne, elle pourrait tirer avantage de l'intégration de la Turquie pour créer des sociétés multiculturelles - mais cohérentes - et résoudre le problème des communautés immigrées, notamment des minorités turques.

L'intégration de la Turquie à l'U.E. sera bénéfique à la Turquie en termes de prospérité et de liberté, mais elle sera aussi une chance pour l'Europe. Une chance d'abord d'essayer de revenir à des idéaux de sociétés plus humaines. Une chance aussi d'utiliser la Turquie et son modèle de symbiose entre traditions et modernité pour devenir un espace mieux intégré.

J. S.

Prisonnier de son passé sanglant

Le Zimbabwe

●●● **Oskar Wermter s.j.**, Harare
Journaliste

Lorsqu'en 1890, Cecil John Rhodes et ses pionniers occupèrent le pays situé entre le Limpopo et le Sambèse, il y eut bien un accord avec Lobengula, le roi du Matabélé,¹ mais ce sont finalement les armes à feu qui donnèrent l'avantage aux nouveaux maîtres.

Le soulèvement des Matabélés, puis celui des Mashonas dans les années noyante (célébrés aujourd'hui comme la « première guerre de libération ») ont été réprimés par l'armée. La population noire a supporté cette « pacification » un demi-siècle durant, jusqu'à ce que les leaders noirs - non pas les descendants des anciennes tribus, mais les jeunes activistes éduqués dans les écoles des Missions - appellent à la résistance.

1 • Mzilikazi, le père de Lobengula, avait pénétré avec ses troupes dans l'actuel territoire du Zimbabwe et avait installé une sorte d'Etat militaire dans le sud-est du pays (autour de la capitale Bulawayo), après avoir été refoulé d'Afrique du Sud par le Zoulou Chaka. Les colons ont reconnu le roi du Matabélé comme seigneur de la population originaire du Mashonaland. Aujourd'hui, les Mashonas, qui représentent environ 80 % de la population, dominent la politique du pays. Les tensions ethniques sont jusqu'à ce jour un facteur politique.

2 • **Catholic Commission for Justice and Peace in Zimbabwe and the Legal Resources Foundation**, *Breaking the Silence. Building True Peace. A Report on the Disturbances in Matabeleland and the Midlands, 1980-1988*, Février 1997, 260 p.

Du moment que les colons blancs avaient déclaré que la Rhodésie (ancien nom du Zimbabwe) était « Le pays des Blancs » et qu'ils refusaient aux Africains tout droit politique, la « deuxième guerre de libération » (1972-1980) était inévitable. Elle coûta la vie à près de 60 000 personnes. Les deux camps se sont livrés à d'incroyables cruautés. L'actuel gouvernement de Mugabe n'en finit pas de célébrer les héros de cette guerre de libération.

Le gouvernement de coalition de Josua Nkomo et de Robert Mugabe, les chefs des deux mouvements de libération, s'est disloqué peu après la prise de pouvoir. Les partisans de Nkomo, pour la plupart des Matabélés qui continuaient à lutter pour le pouvoir, ont été repoussés sans pitié par l'armée de Mugabe. Si ces affrontements sanglants, qui ont coûté la vie à près de 20 000 civils, sont bien connus,² ils ne sont pas du tout réglés.

Violence, sans révolution

Le Zimbabwe est tributaire d'un héritage historique lourd de violence et de tyrannie. Arrivés au pouvoir par la violence, les dirigeants actuels recourent aux armes dès qu'ils voient leur pouvoir menacé. Depuis 1999, il existe une oppo-

L'actualité du Zimbabwe est marquée par « trois guerres de libération ». L'héritage de la violence subsiste et le gouvernement de Robert Mugabe continue à jouer sur la corde de la lutte anti-colonialiste, alors même que la révolution promise n'a pas eu lieu. L'économie est en déroute, les injustices foisonnent. Comment l'Eglise peut-elle se situer dans un tel climat, prendre position sans risquer de mettre en péril ses œuvres sociales ?

sition digne de ce nom : Mugabe a été battu lors de la consultation populaire sur la nouvelle constitution, et le Mouvement pour un changement démocratique (Movement for Democratic Change - MDC) a presque remporté les élections parlementaires de 2000.

Face à ces signaux d'alarme, Mugabe et ses partisans ne réagissent pas en politiciens mais en « combattants de la libération ». D'où la troisième « guerre de libération ». Comme autrefois, les adversaires sont les Blancs du pays et le gouvernement britannique. Les grands fermiers blancs, protégés par l'opposition, ont été chassés du pays à coups d'occupations violentes ; la jeunesse, nourrie d'idéologie anti-néo-colonialiste par le Service national de la jeunesse, est organisée en commandos qui terrorisent les éventuels électeurs de l'opposition. Une propagande massive et quotidienne, orchestrée par Mugabe, laisse entendre à la population que le gouvernement britannique veut ramener le Zimbabwe au rang de colonie.

Du point de vue idéologique, les ex-révolutionnaires vivent encore dans le climat de la guerre du bush et s'imaginent être à nouveau confrontés au colonialisme. De fait, ils n'ont jamais été de vrais révolutionnaires ; ils n'ont apporté aucun changement. Au lieu de substituer un Zimbabwe libre et démocratique à une Rhodésie à moitié fasciste, ils se sont contentés de changer les étiquettes et de s'asseoir dans les fauteuils de leurs prédécesseurs. Les lois draconiennes qui garantissaient la « sécurité nationale » sont restées en vigueur après l'indépendance du pays (1980) et ont été remplacées très récemment par des ordonnances encore plus restrictives. Ian Smith avait fait de la radio un instrument de propagande. Sous Mugabe, les médias, la radio et la télévision surtout, sont devenus un monopole du

régime. Le seul journal indépendant a été écrasé et la justice est de plus en plus compromise par des jugements « politiques ».

Depuis le changement de constitution en 1987, le président peut gouverner sans tenir compte du parlement. La division des pouvoirs, de plus en plus concentrés entre les seules mains de Mugabe, est menacée. Contrairement à son grand voisin sud-africain Nelson Mandela, il fait fi du droit et de la légalité pourvu qu'il se maintienne au pouvoir. « Les rebelles cherchent à prendre la place des dirigeants qu'ils ont chassés, tandis que les révolutionnaires cherchent à bâtir un nouvel ordre social. » Comme l'a bien montré Dieter B. Scholz s.j., la révolution n'a pas eu lieu.³

Economie en chute

Les jeunes, plus de 50 % de la population, n'ont pas vécu la guerre des années '70. Pour eux, tout cela n'est que de l'histoire. Ce qu'ils veulent, c'est une formation, des places de travail, des chances de promotion et un style de vie moderne, toutes choses que ne leur offre pas le Zimbabwe « anti-colonialiste et anti-impérialiste », parce que les anciens combattants ne cessent de sacrifier l'équilibre économique à leur soif de pouvoir.

La dévaluation a commencé en 1997, lorsque Mugabe s'est mis à faire des cadeaux aux vétérans de la guerre de libération dans le but de se les attacher

3 • *Robert Mugabe : revolutionary or rebel ?* In « Zimbabwe - The Past is the Future, Rethinking the Land, State and Nation in the Context of Crisis », edited by **David Harold-Barry s.j.**, Weaver Press, Harare, Zimbabwe 2004. Scholz et Harold-Barry travaillent à Silveira House, le centre de formation social des jésuites du Zimbabwe.

politiquement ; ces dépenses n'avaient pas été prévues dans le budget de l'Etat. Actuellement, les promesses d'argent pour motifs électoraux, semblables à celles faites autrefois aux prisonniers politiques, ont réduit à néant les efforts de la Banque centrale pour maîtriser une inflation de 400 % à 500 %.

Le chômage atteint 70 %. Trois millions de citoyens, la plupart du temps des jeunes, ont quitté le pays pour rejoindre comme « réfugiés économiques » l'Afrique du Sud, le Botswana, l'Angleterre, les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, la Nouvelle Zélande, où ils vivent dans l'illégalité, exploités et mal payés, molestés et expulsés par la police sud-africaine et les autorités. C'est ainsi que le Zimbabwe perd de précieuses forces de travail, en particulier des médecins, des infirmières, des enseignants et des techniciens.

Chaotique, la redistribution du sol n'a pas créé de nouvelles places de travail ni stimulé l'économie comme le gouvernement l'avait promis, mais elle a gravement nui au respect du droit et des lois et entraîné beaucoup d'insécurité juridique. Car, après tout, à qui appartiennent ces terres ? Une fois encore, les petits paysans ont été écartés pour laisser la place aux fonctionnaires ; la redistribution du sol ne profite qu'à l'élite au pouvoir.

« Le pays c'est l'économie, et l'économie c'est le pays », proclame un stupide slogan de la propagande. Sans connaissances techniques, sans investissements et sans un dur labeur, les terres dorment et ne nourrissent pas le pays. Des céréales que l'on exportait autrefois sont aujourd'hui importées et les devises nécessaires manquent.

Liens avec l'Eglise

Robert Mugabe, qui a grandi dans l'Eglise catholique - son père était employé dans une Mission - a bien compris qu'il fallait se ménager les sympathies de certains cercles ecclésiastiques. Sitôt l'indépendance, rassurée par les affirmations répétées que son marxisme africain n'était pas antireligieux, l'Eglise lui a témoigné beaucoup de bienveillance. Un premier affrontement a eu lieu en 1983, lorsque les évêques ont stigmatisé les atteintes aux droits de l'homme perpétrées durant la guerre civile du Matabélé par la nouvelle armée de Mugabe.

De nombreux hommes d'Eglise indignés ont de la difficulté à prendre leurs distances par rapport au gouvernement et au parti. « Certes, ils commettent des fautes, mais finalement c'est quand même notre gouvernement. »

Pour ceux qui sont encore traumatisés par l'apartheid, Mugabe, tout arrogant et aveuglé qu'il soit, reste le héros qui a mis fin au régime de Ian Smith. Il leur manque une tradition démocratique et des critères de comparaison qui leur permettraient de rappeler les détenteurs du pouvoir à leurs responsabilités.

Quant aux critiques émises par les collaborateurs étrangers au nom de la solidarité africaine, elles sont acceptées de mauvaise grâce. L'Eglise ne doit pas prendre parti, son rôle est d'être médiatrice et de travailler à la paix.

De fait, aujourd'hui comme à l'époque de la Rhodésie, l'Eglise catholique, qui gère 130 écoles et plus de 50 hôpitaux, est bien obligée de rester en contact avec le gouvernement si elle veut continuer à servir le peuple du Zimbabwe au niveau de l'éducation et de la santé. Pour le simple prêtre qui vit seul à la campagne où l'Etat et le parti unique de Mugabe sont tout-puissants, il serait dangereux de critiquer le régime.

Des prêtres isolés et des religieux ont été agressés physiquement et les blessures corporelles et les meurtres sont le pain quotidien de la vie politique au Zimbabwe. C'est ainsi que les personnes qui travaillent dans l'Eglise et qui assument des services sociaux ou ecclésiastiques vivent au quotidien une véritable guerre des nerfs.

Trois responsables d'Eglises - l'évêque auxiliaire catholique Patrick Mutume, l'évêque anglican Sebastian Bakare et l'évêque évangélique Manhanga - ont tenté de jouer les médiateurs entre le parti de Mugabe et l'opposition et d'encourager un vrai dialogue. L'Afrique du Sud y met beaucoup d'espoir. Malheureusement, jusqu'à présent, le manque de volonté de dialogue de la part de Mugabe - capable de monologuer sans fin mais incapable d'écouter et intellectuellement figé - a condamné à l'échec cette louable tentative. Le gouvernement a reproché aux ecclésiastiques de prendre le parti de l'opposition. Manifestement, il n'est pas possible de rester parfaitement neutre et de se tenir à égale distance des deux extrêmes.

Dans les années '80 déjà, les évêques catholiques avaient exposé dans leurs lettres pastorales les principes d'une réforme agraire raisonnable et possible. Si le gouvernement avait poursuivi la réforme agraire des débuts, financée par l'Angleterre, qui se déroulait selon le droit, le pays bénéficierait aujourd'hui d'une répartition des terres plus juste et d'une agriculture qui fonctionnerait.

Le sang, encore

Alors que pour un gouvernement la démocratie est l'art de gérer les conflits sans recourir à la violence ni verser le sang, les bandes des prétendus anciens combattants de la liberté, qui ont occu-

pé les fermes avec violence, ont prouvé qu'on n'avait pas réussi durant l'après-guerre à passer de la violence sauvage au débat électoral. L'Eglise ne cesse de mettre en garde contre la violence et contre tout ce qui y conduit, comme, par exemple, les propos pleins de haine des médias fidèles au régime. Le Zimbabwe est un bon cas de figure pour montrer combien la haine et les discours qui l'alimentent sont capables d'anéantir des personnes et même de les éliminer physiquement. Dans leur dernière lettre pastorale, les évêques donnent une bonne leçon de démocratie, mais ils craignent que beaucoup de sang ne coule d'ici les élections de mars 2005.

La violence entre rivaux fait rage jusque dans les rangs du parti majoritaire. Pour l'instant, Mugabe maintient encore l'unité du parti, mais lorsque cet octogénaire se retirera, il se pourrait bien que le parti explose entre les diverses factions qui se combattent. Au cas où, en dépit des fortes manipulations du gouvernement, l'opposition gagnerait les élections, une intervention de l'armée aux ordres de Mugabe serait à craindre.

Les démocrates respectent leurs adversaires sans les considérer comme des ennemis mortels, par contre, les adversaires de Mugabe sont accusés d'être des traîtres aux ordres de l'Angleterre, des ennemis de la patrie. Rien d'étonnant alors à ce que ces « traîtres et ennemis » ne soient liquidés au cours de cette « troisième guerre de libération ». C'est la guerre, et le sang coule.

L'archevêque de Bulawayo, Pius Ncube, un des signataires de la lettre pastorale, attaque personnellement Mugabe et n'hésite pas à parler des souffrances des habitants du Matabélé dont il est témoin. Pour lui, les morts de la guerre civile de 1982-1987 ne sont pas encore vengés. Sa cathédrale, à Bulawayo, a été la scène d'affrontements entre chré-

tiens de diverses Eglises et agents secrets du régime. Le deuxième évêque de langue ndebele, Robert Ndlovu, dont la récente nomination comme archevêque de la capitale Harare a été une surprise, a défendu clairement, lors de son entrée en fonction, le rôle et le devoir de l'Eglise dans la défense des droits de l'homme. Tout le monde l'a compris, seul le président, qui était présent, s'est montré irrité.

Les Eglises parlent à plusieurs voix. Avec les mouvements citoyens, elles protestent contre une nouvelle loi, adoptée par le Parlement le 10 décembre dernier, qui cherche à museler les ONG en visant surtout les personnes actives dans la défense des droits de l'homme et qui militent en faveur d'une attitude responsable. Le vrai combat pour la liberté n'est pas encore terminé.

Terreur, mensonge, injustice

Sœur MM est responsable de 450 orphelins et de leurs parents adoptifs. Récemment, elle a pu acheter dans une petite ville des environs une cargaison de maïs, la nourriture de base du pays. Sur le chemin du retour, le camion a été intercepté par des « vétérans de la guerre ». Protégés par l'Etat, les voleurs prétendaient confisquer la cargaison pour eux. Après plusieurs heures, la sœur MM, qui était du voyage, a réussi à entrer en contact avec un haut fonctionnaire du Ministère qui est intervenu en sa faveur auprès de la bande et a obtenu la libération du chargement. Tout cela a duré toute la nuit. Une belle perte de temps et d'énergie.

Il y a peu, une station de l'aide sociale de l'Eglise a été occupée par des lou-bards du parti au pouvoir, représentants du syndicat du parti. Tous les employés

et collaborateurs, une quarantaine, ont été contraints de quitter le syndicat libre pour soutenir les marionnettes du parti dirigeant. Qui résiste doit s'attendre à des représailles ! Le responsable n'ose pas déposer une plainte officielle ou dénoncer publiquement le harcèlement de ses collaborateurs, pour ne pas risquer de perdre son gagne-pain.

Chaque jour des mendiants frappent à la porte des curés. L'un ne peut pas payer une facture urgente du médecin ; l'autre a des enfants ou des petits-enfants (la plupart du temps des orphelins) renvoyés de l'école parce qu'ils n'ont pas payé leur cotisation scolaire. Ainsi, les factures et les commandements de payer s'amoncellent sur le bureau du curé, sans espoir. Qui peut payer des cents mille par jour, des millions par semaine ? On tente alors d'opposer des refus polis, sans s'énerver ni manifester du mécontentement.

Les grands pourtant, et le président le premier, jurent qu'aucun enfant ne doit être renvoyé de l'école pour des questions d'argent, qu'on ne doit refuser les soins à aucun patient pour cause de pauvreté. Pour ces messieurs, ces mensonges vont de soi ; ils se mentent à eux-mêmes. S'abuser soi-même devient une drogue qui permet de dissimuler la réalité. Il se peut qu'ils finissent par croire à leurs propres histoires, mais cet état permanent de mensonge constitue une véritable pollution qui empoisonne l'atmosphère. Systématiquement faussée, la parole ne signifie plus rien et la méfiance devient générale.

Chaque premier mercredi du mois, les grands-parents qui ont adopté des orphelins vont à la municipalité pour recevoir leur ration de nourriture de base. Leurs propres enfants sont décédés des suites du sida, et ces personnes âgées doivent assumer l'éducation de leurs petits-enfants. Nous leur sommes reconnaissants de le faire. Mais ils sont

pauvres et ont besoin d'aide. Ce mois-ci, ils s'en sont retournés les mains vides : aucun camion n'a livré l'aide alimentaire. Pourquoi ? Parce qu'interdiction a été faite à l'organisme d'aide d'importer des céréales, des oléagineux, des haricots, etc., sous prétexte que le pays en a suffisamment. Telle est du moins l'explication officielle.

Cercle infernal

Un beau mensonge de propagande dans la perspective des prochaines élections parlementaires. Le parti prétend distribuer lui-même l'aide, pour pouvoir plastronner devant l'électorat et passer pour le sauveur de ceux et celles qui sont dans le besoin à la place des Eglises et des associations de bienfaisance. Toute aide est refusée aux personnes connues comme sympathisantes de l'opposition. C'est ainsi qu'on achète les votes et qu'on fait pression sur les électeurs.

Pour gagner les cœurs à la veille des élections, le gouvernement se fait l'avocat des petits ; il fait semblant de maîtriser l'inflation et l'augmentation du coût de la vie, les taxes scolaires, par exemple, que les parents doivent payer et sans lesquelles aucune école, même celles de l'Eglise, ne peut survivre. Ceux qui exigent des taxes trop lourdes sont dénoncés à la police.

Mais en même temps, le parti envoie les soi-disant représentants des employés chez les directeurs d'écoles et les curés, pour réclamer à grands cris et à coups de menaces une augmentation des salaires du simple au double ou au triple. Où trouver l'argent ? Personne ne s'en préoccupe. Quoiqu'ils fassent, les

responsables sont accusés d'exploiter parents et employés, sans qu'il y ait d'échappatoire.

La seule issue possible est de faire intervenir les employés de l'Eglise qui ont des « relations », familiales ou autres, avec les membres du gouvernement, ce qui coûte beaucoup de temps, demande des nerfs solides et de la patience. A la fin, le collaborateur ecclésiastique qui s'est prêté à ce manège doit encore s'entendre dire que le gouvernement est bienveillant envers l'Eglise dont il apprécie le travail, qu'il n'y a donc aucun motif pour que l'Eglise critique le gouvernement. Tout se règle ainsi au niveau personnel.

« Une main lave l'autre », dit le proverbe africain : tout service rendu appelle un autre service. Par exemple, que l'on se taise en public. Et dès que quelqu'un parle, le voilà pris comme une mouche dans une toile d'araignée ; il participe à la corruption du système. Un problème est résolu ; en même temps on promet de rester tranquille et on se trouve dans un beau pétrin.

O. W.

(traduction P. Emonet)

Croyances religieuses

M. Yves Siegwart (« choisir » n° 540, décembre 2004, p. 26) estime que les croyances religieuses « doivent revêtir un minimum d'évidence ». Ce terme est-il le meilleur ? Je ne le crois pas du fait que l'acte de foi nous conduit à soumettre notre intelligence à des vérités si hautes, que jamais, ici-bas, nous ne pourrions prouver leur véracité : l'identité divine de Jésus-Christ, notre propre adoption filiale par le Père, la présence réelle du Sauveur dans l'eucharistie. Je n'évoque que quelques aspects de la Révélation.

Mais M. Siegwart a raison d'interroger l'Eglise : existe-t-il des signes authentiques qui éclairent notre esprit pour que notre adhésion à la Révélation ne soit pas déraisonnable et que le Credo corresponde à notre désir d'adhérer à la vérité et non à des légendes ou à des songes ?

Le christianisme repose-t-il sur des témoignages qui sont crédibles ? Oui, parce qu'ils évitent les pièges possibles dans lesquels peuvent tomber des témoins. Par exemple, l'imagination mêle des faits parfois authentiques à des exposés purement fictifs comme c'est le cas des évangiles dits « apocryphes » que l'Eglise a écartés de son canon scripturaire. Le mensonge peut aussi pervertir une affirmation. Mais comment serait-il possible que les Apôtres et leurs disciples, acceptant toutes les épreuves et même celle de la mort, égarent volontairement leurs auditeurs ?

L'illusion intervient aussi dans la vie humaine. Mais lorsque disciples fervents et adversaires acharnés confirment un témoignage, l'hypothèse se révèle manifestement absurde, sinon la science historique serait impossible. Remarquons aussi que les miracles opérés par Jésus sont accessibles à la raison.

M. Siegwart souligne un contraste : la réserve de saint Marc vis-à-vis de la personnalité de Jésus et le témoignage si fort de saint Jean sur la divinité du Christ. Saint Marc insiste sur les avertissements donnés par le Sauveur aux miraculés de taire le bienfait reçu. Pourquoi ? Pour ne pas augmenter la confusion des auditeurs si tentés par le souhait d'acclamer

un messie triomphant sur le plan politique. Mais saint Matthieu (11,25-27) et saint Luc (10,21-22) nous transmettent des paroles de Jésus attestant clairement sa divinité. Saint Jean, qui écrit plus tard, accentue encore cette tendance. L'Apôtre a-t-il explicité avec sa communauté ces témoignages ? Ce n'est pas impossible, mais on précise que c'est une « évolution homogène », qui ne contredit en rien les propos rapportés dans saint Matthieu et saint Luc. Conclusion : on s'interdit de lire authentiquement l'Écriture si l'on ne distingue pas deux niveaux. Celui du message apporté par le Christ, message qui dépasse tout effort intellectuel ici-bas pour percer le mystère. D'ailleurs, l'adhésion de foi à cet enseignement présuppose l'œuvre de la grâce que Dieu ne refuse à personne, sinon à celui, qui, par sa faute, nie la possibilité du surnaturel. Le deuxième niveau se situe sur le plan de la raison capable de vérifier l'authenticité des écrits inspirés.

Georges Bavaud
Villars-sur-Glâne

Le sang des petits

Dans le dernier alinéa de sa chronique de décembre 2004 (« choisir » n° 450, p. 43) M. Décaillet parle d'un « petit garçon qui était venu nous dire, en arabe, son désir de servir la Palestine jusqu'à verser son sang ». Ce petit garçon m'intéresse. Il est né en Palestine où il est habituel d'associer les enfants à tous les débats. Il vit en pleine guerre, entouré d'adultes qui parlent guerre et qui, parfois contre paiement semble-t-il, encouragent leurs fils à devenir des martyrs « comme un frère », « comme un père ». Voici quelques propos entendus à la télévision :

- « J'ai déjà sacrifié quatre enfants, il ne m'en reste plus à sacrifier. » (Un père palestinien sur une TV française.)
- « J'ai déjà sacrifié deux enfants, il m'en reste deux. Si ça peut servir (haussement d'épaules), je les sacrifierai. » (Une jeune mère palestinienne, émission de la TSR.)
- « Je ne pardonnerai jamais aux juifs, et je veillerai à ce que ni mon fils ni mon petit-fils ne leur pardonnent. » (Un père palestinien en présence de son fils de 5 ou 6 ans, sur la TSR.)
- « Les enfants sont un don de Dieu, nous devons les rendre à Dieu dans le meilleur état possible, comme martyrs. » (Une jeune femme palestinienne, sur la TSR.)
- « N'est-ce pas que tu aimerais devenir un martyr ? Comme ton frère ? » (Une maman palestinienne à son fils de deux ans, sur la TSR.)
- « Je veux que mes filles voient ce film, je veux qu'elles voient comment on a traité nos prophètes. » (Une mère palestinienne regardant à la TV avec 3 fillettes de 6 à 11 ans « La passion du Christ » de Mel Gibson, dont les cassettes se vendaient comme des petits pains en Palestine ; vu sur la TSR.)
- Un exemple d'il y a quelques années vu sur la TSR. La scène se déroule dans une classe en Tunisie : « Les enfants sont un don de Dieu, c'est à nous d'en faire quelque chose. » (Un enseignant qui initie des élèves de 6 à 8 ans à l'Intifada.)

Tout cela témoigne d'un conditionnement systématique des parents, des mères, par des chefs religieux ou politiques, dans une région du monde où le martyre d'enfants semble approuvé et où des jeunes sont encouragés à se suicider en causant un maximum de dégâts parmi des civils.

Je ne critique pas ces parents. Ils vivent une situation dramatique, dans un monde gouverné par des haines destructrices. J'admire l'engagement total d'adultes pour une cause, sans approuver nécessairement les méthodes. Je trouve effroyable la stratégie de chefs qui utilisent des enfants pour la défense d'une cause, fût-ce celle de la libération. Derrière « ces petits garçons prêts à verser leur sang », se profilent des chefs politiques et religieux qui ont fait le choix de les sacrifier.

J'aspire à voir naître dans toutes nos sociétés de nouveaux Gandhi, de nouveaux Martin Luther King qui, par leur lutte non-violente, obtiendraient les résultats spectaculaires de leurs prédécesseurs.

Hélène Ambord
Zurich

La femme qui est restée femme

●●● **Gérard Joulé**, Lausanne

Colette entra dans la *Pléiade* en 1984 et le monde de l'édition a célébré l'an passé les 50 ans de sa mort. Née en 1873 dans un petit village de Bourgogne, elle nous avait quittés en 1954, et une fois que l'on est mort, on ne vieillit plus ; il arrive même que l'on rajeunisse. Les lecteurs d'aujourd'hui l'imaginent volontiers soit sous les traits de Claudine, l'écolière à boucles blondes, assise sur son pupitre, un cahier de classe sur les genoux, soit de l'actrice de music-hall qu'elle fut dans sa jeunesse pour arrondir les fins de mois, soit sous l'apparence de la grande dame des lettres siégeant à l'Académie Goncourt et à laquelle l'Etat français accorda des funérailles officielles. Elle représenta aussi aux yeux de certains tantôt une espèce de paysanne pervertie par la vie parisienne et tantôt le symbole de la femme émancipée. En réalité, elle a toujours préservé sa santé paysanne, et ce qu'on appelle des perversions n'était pour elle que des bizarreries de la nature sur lesquelles elle ne portait pas de jugements moraux.

Sa grande originalité est ce tranquille amoralisme qui ne laissa pas d'inquiéter deux de ses contemporains les plus célèbres qui avaient, il faut bien le dire, un goût immodéré pour l'inquiétude et les cas de conscience : le catholique François Mauriac, ce qui est tout à fait normal, et le protestant André Gide, ce qui est plus curieux de la part de quel-

qu'un qui cherchait à grands fracas à s'émanciper du joug moral comme l'auteur de *Corydon* et de *L'Immoraliste*.

Colette, elle, n'a jamais cherché à être un directeur de conscience ou un maître à penser. Elle n'a jamais fait la leçon aux hommes. Ses leçons à elle étaient des leçons de choses.

Elle laissait justement les hommes, les mâles de l'espèce, se griser entre eux de l'alcool des idées et manier, avec plus ou moins de talent, leur dynamite, ne cherchant pour sa part qu'à s'affranchir de l'esclavage amoureux. Elle ignorait les cas de conscience et l'inquiétude religieuse sans lesquels un romancier catholique ne pourrait exister. L'au-delà ne la préoccupait nullement. C'est pourquoi l'Eglise catholique lui refusa des funérailles religieuses. Colette ne les demandait pas. Pourquoi donc se choquer de ce refus ? Colette dans son cercueil eût certainement approuvé l'Eglise catholique de lui avoir épargné ces pompes. Qu'eût-elle dit, qu'eût-elle fait dans une église ?

Le nez collé à la matière la plus animale et la plus végétale, cette paysanne bourguignonne refusait les égarements de l'imagination. Elle se contentait de décrire ce qu'elle voyait et de dire ce qu'elle éprouvait : sentiments et sensations. Elle pensait sans doute que la morale et la politique sont des inventions typiquement masculines dont une femme qui se

respecte ne doit pas se mêler. Elle a voulu être l'écrivain du monde réel, qui est avant tout celui de la vie des sens, avec ses douceurs et ses cruautés. Jusqu'au jour de sa mort, elle a voulu près d'elle des chiens et des chats. Guidée par un sûr instinct, elle amassa un savoir sensoriel sans équivalent dans notre littérature.

Mauriac et Gide, vous n'arriverez pas, malgré tout votre talent, à en faire une pécheresse, encore moins une pécheresse repentie, baignant de ses larmes les pieds de son Sauveur, mais elle n'est pas non plus la femme émancipée que les féministes d'aujourd'hui voudraient voir. Elle

Colette.



fut dans le monde féminin l'exacte contrepartie de ce que Paul Léautaud fut dans le monde masculin.

Le goût de vivre

Colette ne semble pas avoir connu l'inspiration. Elle écrivait péniblement, sarclant, échenillant ses phrases comme autant de plates-bandes. Ses bonheurs d'expression viennent d'un dressage de mots pour cerner avec précision le sujet qu'elle voulait traiter. Son art est un art d'artisan, de joaillier. La France qu'elle a dépeinte a disparu, le monde parisien de fêtards, de noceurs, de noctambules et d'hommes d'esprit, aussi. Car Willy et ses comparses en avaient jusqu'au bout des ongles, ce monde dont elle a si justement parlé dans ses *Apprentis-sages*. La femme française a quitté ses potagers et son gynécée pour entrer dans l'arène politique et lutter côte à côte à l'édification d'un monde « meilleur » avec celui qui est son ennemi naturel : l'homme.

Elle n'a parlé que de ce qu'elle aimait tout simplement. Personne, mieux qu'elle, n'a décrit le goût profond de vivre qui nous possède tous à un moment ou à un autre. Car elle aime tous les plaisirs ; simple plaisir d'exister sans plus, les jours d'été rouges ou les nuits blanches d'hiver, plaisir du sommeil qui vient avec le lourd clapotement du sang amenant les rêves au rythme de vagues salées, les plaisirs des yeux et ceux du toucher. Elle a ignoré beaucoup de règles et les a toutes traitées de la même façon. « Je n'aurai été, dit-elle, ni bonne cuisinière ni bonne épouse, et je coupe les ficelles au lieu de dénouer les nœuds. »

François Mauriac, qui, en bon et mauvais catholique qu'il était, se méfiait d'elle un peu comme au Moyen Âge on se méfiait des sorcières, a appelé *Chérie* et *La fin*

de *Chéri* des livres catholiques. « Colette, a-t-il écrit, avec ses vieilles courtisanes, ses beaux gigolos animaux et un peu veules, nous montre jusqu'à l'horreur l'éphémère miracle de la jeunesse, nous fait sentir le tragique de ces pauvres vies qui misent tout sur un amour aussi corruptible et périssable que celui de la chair. » Mauriac est là un peu tartuffe, car ce combat de la chair et de l'esprit, c'est tout le fond de commerce d'un romancier catholique comme lui-même.

Les héroïnes de Colette ne sont ni des Phèdre ni des Hermione ni des Thérèse Desqueyroux. Les tristesses charnelles et tragiques, Colette les méprise un peu comme une chienne méprise la maladie. « Souffrir, c'est peut-être un enfantillage, dit-elle, une occupation dénuée de dignité. J'entends souffrir quand on est un homme par une femme, quand on est femme par un homme » et elle lit dans les lettres de sa mère cette pensée : « L'amour, ce n'est pas un sentiment honorable. »

On est là aux antipodes d'une George Sand qui plaçait la passion amoureuse au-dessus de tout. Par amour, il faut entendre surtout l'amour charnel et passionnel. Cette tranquillité paysanne, qu'on retrouvera plus tard chez un Marcel Aymé, par exemple, cette absence totale de romantisme, tout cela nous met bien loin de la littérature. Certes elle n'ignore rien des servitudes et de l'esclavage de la chair, mais elle n'en tire aucune fierté. Elle en aurait plutôt honte. Cette païenne n'a jamais déliré.

Et surtout elle n'a pas ce qu'on appelle des « idées ». Elle sait avec son instinct féminin que les idées, comme la guerre, la philosophie et la religion, c'est le domaine de l'homme et du mâle, dans lequel la femme n'a que faire. (Qu'on ne cherche ici aucune trace de misogynie.) Elle est encore ici l'exact opposé d'une

George Sand qui des idées en avait tant et plus, des bonnes et des mauvaises, et qui les claironnait.

La fille de Sido

Un grand écrivain est l'incarnation d'une race. Claudel parle quelque part des lettres d'Isabelle Rimbaud et dit qu'on les reconnaissait par une espèce de ton familial proche des violences de son frère. Ainsi pour Pascal et sa sœur, pour les trois sœurs Brontë, pour Maurice et Eugénie de Guérin. Ainsi pour Colette et sa mère. Il n'est pas besoin de rappeler comment Colette a fini par s'identifier à celle qu'elle appelait Sido. Ainsi la mère de Proust finit par ressembler à sa propre mère dont elle avait adopté les tours de phrase et les citations de Madame de Sévigné.

« Au cours des heures où je me sens inférieure à tout ce qui m'entoure, je puis pourtant me redresser et dire : je suis la fille d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes. Je suis la fille d'une femme qui, vingt fois désespérée de manquer d'argent pour autrui, courut sur la neige fouettée de vent crier de porte en porte chez des riches qu'un enfant, près d'un âtre indigent, venait de naître sans langes, tenu par de défaillantes mains nues... »

Un jour la vagabonde dira à l'un de ses amants : « En dépit d'un premier mariage et d'un second amour, je suis demeurée une espèce de vieille fille, vieille fille à la ressemblance de certaines amoureuses de l'amour quand l'amour ne leur paraissait pas assez beau. » Elle est celle qui ne laisse pas l'amant faire intrusion dans la chère vie domestique. Elle est celle qui dit à l'homme : « Je te rejette et je choisis tout ce qui n'est pas toi. » Mais elle

Colette,
Œuvres complètes,
Laffont,
tome I 1900-1919 ;
tome II 1920-1940 ;
tome III 1940-1954,
Paris 1989, 1480 p.,
1540 p., 1440 p.

Gérard Bonal,
Michel Remy-Bieth,
Colette intime,
Phébus, Paris 2004,
448 p.

Alain Brunet,
Claude Pichois,
Colette, De Fallois,
Paris 1999, 604 p.

Michel del Castillo,
Colette, une certaine
France, Stock,
Paris 1999, 374 p.

est celle qui dit aussi : « Homme, ma patrie » ; celle qui dit d'elle-même : « Femelle, je suis et femelle je me retrouve pour en souffrir et pour en jouir » ; celle qui par le piège du désir charnel est jetée dans les bras d'un époux ; celle qui, esclave à ses heures, est complice de cet esclavage, parce qu'il y a chez la femme un invincible instinct de faiblesse et de soumission ainsi qu'une servile collaboration au désir de l'homme. « Ah ! s'il n'y avait que la nuit, dit-elle, la nuit, mon amour, je serai toujours à peu près à votre hauteur, pourvu que je sois toute nue dans vos bras et couchée ; le plus terrible, c'est quand il nous faut nous relever, et alors je tremble devant vous. »

Elle est celle qui dit enfin : « Je ne suis qu'une chienne au cœur de chienne malade de tendresse et qui tremble de se donner trop vite. »

Approches et retraits

En dehors des rapports amoureux, l'homme est celui qui dans la vie d'une femme apporte le désordre. Il est l'incendiaire par excellence. On respire après son passage, quand il est reparti faire la guerre et fonder des cités. On n'essaie pas comme Didon de le retenir trop longtemps dans son lit. Les dieux ont d'autres plans pour lui. On ne s'immole pas non plus à cause de lui sur un bûcher. Si bien que pour les héroïnes de Colette, l'amant compte en définitive moins que l'amour. Ses romans sont donc moins des romans d'amour que des romans de la pariaide, chargés de vérités d'ordre plus contradictoire que complémentaire : celles qui concernent la soumission à la folie amoureuse au sens le plus animal et le plus passager, et celles qui ont trait à la vie domestique et quotidienne, royaume de la femme.

Saluons et aimons Colette pour cet amour du travail qui est la leçon d'une vie si pleine, d'une œuvre si diverse et toujours recommencée. « Le travail m'aime, il me force », aimait-elle à dire. Et c'est cette atmosphère honnête du travail, dans lequel l'homme se bat avec et contre ce qu'il a de plus fort en lui et de plus fort que lui, qui l'aura édifiée au foyer des artistes.

G. J.

Quinzième édition du festival BLACK MOVIE

Du 18 au 27 février

Des films d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, autour de l'adolescence.

Une rétrospective du réalisateur coréen Hong Sang-soo.

Une rétrospective d'Abbas Kiarostami.

Une sélection du nouveau cinéma argentin.

*Maison des Arts du Grütli
16 av. Général-Dufour (Genève)*

L'autorité doctrinale : convergences possibles

L'autorité fait problème dans nos sociétés. A fortiori dans nos Eglises qui prétendent toutes, d'une manière ou d'une autre, annoncer et interpréter une vérité venue d'en haut. A propos, qui est habilité à exprimer cette vérité évangélique de manière crédible ? Autour de cette question, les Eglises chrétiennes se sont divisées et même parfois combattues. De l'Eglise catholique adossée à l'autorité souveraine et à l'infaillibilité du pape de Rome, jusqu'aux Eglises dites libres qui ont fait un dogme du « libre examen », il y a tout l'écart qui nous sépare encore malgré tous les efforts œcuméniques entrepris jusqu'à ce jour.

L'autorité doctrinale dans nos Eglises est-elle un sujet tabou, un obstacle infranchissable sur le chemin de la réconciliation, une cause perdue ? Le Groupe des Dombes, habitué à relever les défis les plus coriaces, s'est mis au travail autour de ce thème crucial. Il nous livre actuellement le résultat de sa recherche. Un ouvrage qui vaut le détour.

Les leçons de l'histoire

On peut fort opportunément distinguer autorité et pouvoir ; on aboutit à cette conviction : « L'autorité doctrinale dans l'Eglise ne peut être finalement que celle

de toute l'Eglise dans sa foi et dans sa vie. » Le décor est planté, le voyage peut commencer. Puisque le lieu de nos difficultés actuelles est aussi celui de nos futures réconciliations, il vaut mieux attaquer les problèmes de front.

Quand on parcourt l'histoire de l'Eglise sous l'angle des théories et des pratiques doctrinales, on est frappé par la variété de la moisson. Des premières confessions de foi, jusqu'à la détermination du canon des Ecritures, c'est un « processus ecclésial » qui fonctionne, dans lequel des leaders font prévaloir leur influence - ceux qu'on appelle « les Pères » - mais toujours en référence à la révélation biblique, « règle et mesure de nos dogmes » (Grégoire de Nysse). Encore faut-il ajouter le critère donné par Irénée de Lyon, à savoir la succession légitime dans l'épiscopat à partir des Apôtres.

Face aux attaques des hérésies et des sectes, les premiers conciles ont réagi avec vigueur, mais pas toujours avec sérénité. Il y eut bien des zigzags dans la formulation de la vérité. La montée en puissance de l'autorité de l'évêque de Rome est un fait d'histoire significatif. Mais on ne peut faire l'impasse sur le rôle des empereurs. On ne peut non plus négliger la question de la réception des conciles par l'ensemble du peuple

Groupe des Dombes
« *Un seul maître* ». *L'autorité doctrinale dans l'Eglise*, Bayard-Centurion, Paris 2005, 246 p.

chrétien, processus long et sinueux dont on a sous-évalué l'importance. Retenons ce critère fort célèbre exprimé par Vincent de Lérins : « Il faut veiller avec le plus grand soin à tenir pour vrai ce qui a été cru partout, toujours et par tous. » Que conclure ? « Entre la fidélité essentielle à l'Écriture et à la tradition apostolique, et l'exigence décisive de la réception ecclésiale, il y a place pour différentes tentatives de régulation qui ont pour but de favoriser les chemins d'une véritable unité. »

Trois dimensions

Quels chemins ? Il s'agit de réconcilier et de mettre en synergies les dimensions communautaire, collégiale et personnelle dans la régulation de la foi : la dimension communautaire, à savoir la foi de l'ensemble du peuple de Dieu dont le concile Vatican II dit : « La collectivité des fidèles, ayant l'onction du Saint (cf. 1 Jn 2,20 et 27), ne peut se tromper dans la foi ; ce don particulier qu'elle possède, elle le manifeste moyennant le sens surnaturel de la foi qui est celui du peuple tout entier, lorsque, "des évêques jusqu'aux derniers des fidèles laïcs", elle apporte aux vérités concernant la foi et les mœurs un consentement universel » (*Lumen gentium* n° 12) ; la dimension collégiale, à savoir les décisions des évêques, surtout lorsqu'ils sont réunis en concile ; la dimension personnelle, celle qui s'exprime dans la personne du président du collège épiscopal, en pleine communion avec la foi de toute l'Église. Quand on lit l'histoire de l'Église à travers ce prisme, on mesure combien nos Églises sont riches d'expériences positives, mais aussi grevées de déficits qui appellent une authentique conversion.

Les héritiers de la Réforme protestante, en soustrayant la règle de foi aux instances faitières de l'Église, l'ont confiée à la libre conscience de tous les croyants moyennant l'Écriture et le témoignage intérieur du Saint-Esprit, non sans donner un pouvoir quasi magistériel aux docteurs en théologie.

Dans l'Église romaine, le renforcement de l'autorité magistérielle de Rome a laissé dans l'ombre la dimension collégiale (le rôle des évêques) et la dimension communautaire, à savoir le témoignage de la foi recueilli auprès de tous les fidèles. Heureusement, le concile Vatican II a procédé à certains rééquilibrages par la doctrine de la collégialité épiscopale, encore que la pratique ne suive pas toujours les belles théories. Il suffit de remarquer ce qu'est devenu le synode des évêques qui se réunit tous les trois ans à Rome.

Pour voir clair dans le dédale de l'histoire et « retenir ce qui est bon », il faut soumettre ce bilan aux lumières de l'Écriture sainte. Ausculter le témoignage biblique, c'est aussitôt reconnaître plusieurs figures d'autorité doctrinale. Si l'Évangile - l'évènement Jésus-Christ - occupe toujours la place centrale, les modèles de régulation de la foi sont multiples. La figure de Pierre n'est pas la seule. La collégialité apostolique se manifeste au « concile » de Jérusalem. Paul ne manque pas de faire sentir son autorité. Dans les communautés johanniques, l'Esprit prend bien des libertés. Mais on peut constater que les ministères mis en place par les Apôtres fonctionnent déjà, alternativement ou simultanément, sur le registre du « personnel, collégial et communautaire ». Dont acte.

Vers l'avenir

Il faut maintenant se tourner vers l'avenir. « Nous confessons ensemble l'autorité souveraine des Saintes Écritures... car nous recevons à travers elles l'attestation authentique de la Parole de Dieu et de l'Évangile » : telle est la conviction de base du Groupe des Dombes. Mais cette affirmation ne rend pas caduques des confessions de foi. « Les confessions synthétisent l'Écriture en un moment donné et en fonction d'une culture, tandis que l'Écriture interpelle en tous temps les Églises à travers leurs confessions de foi. »

À propos de celles-ci, il serait très utile à la cause œcuménique que les accords doctrinaux entre Églises - comme par exemple l'accord sur la justification signé entre l'Église catholique et la Fédération luthérienne mondiale le 31 octobre 1999 - soient intégrés au corpus des confessions de foi des Églises en question.

Dans l'Église catholique en particulier, il convient que le phénomène de la « réception » soit réexaminé sérieusement. Car l'exercice de l'autorité doctrinale doit se faire en communion constante avec le peuple de Dieu à qui a été confié l'Évangile vivant. Sous l'éminence de l'Évangile, les trois dimensions de l'expression et de la régulation de la foi - communautaire, collégiale et personnelle - doivent continuellement opérer en va-et-vient. Si les Églises de la Réforme pâtissent d'un manque (*defectus*) dans la dimension personnelle de l'autorité, et par conséquent d'un déficit de catholicité, l'Église catholique doit s'interroger sur le manque de communion collégiale et l'excès d'autorité personnelle qui obèrent son témoignage.

Ni relativisme ni littéralisme : c'est le défi que doit relever partout une autorité équilibrée qui fait jouer correctement dans son exercice les diverses dimen-

sions de sa dynamique. Un constat en forme d'invitation à la conversion : ce que Vatican II appelle « réforme permanente dont l'Église a perpétuellement besoin en tant qu'institution humaine et terrestre » (*Unitatis redintegratio* n° 6).

Claude Ducarroz, Fribourg
Prêtre, membre du Groupe
des Dombes

livres ouverts

Le Groupe des Dombes

Créé en France en 1937 par l'abbé Paul Couturier, le Groupe des Dombes a pour spécificité le dialogue et la recherche œcuméniques, plus précisément autour des questions ecclésiologiques. Le groupe a gardé le nom de l'abbaye de Notre-Dame des Dombes (Ain) où il a longtemps tenu ses sessions d'automne.

Il rassemble une quarantaine de théologiens protestants ou catholiques. Tous exercent un ministère dans leur Église, en France ou en Suisse (certains sont des religieux de vie active ou contemplative). Le caractère non officiel du groupe leur permet de confronter avec une plus grande liberté les positions respectives de leurs Églises sur des points qui font encore obstacle à l'unité entre les chrétiens.

On doit au Groupe des Dombes d'importants documents, comme *Vers une même foi eucharistique ?* (1972) et, plus récemment, les deux études intitulées *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints* et *Dans l'histoire et l'Écriture. Controverse et conversion*.

La Conférence des Evêques de France, dans ses documents de Lourdes, les instances œcuméniques mondiales de Foi et Constitution du COE ont cité et utilisé les documents du Groupe des Dombes, en particulier sur les avancées œcuméniques relatives à l'eucharistie et aux ministères.

Une école de spiritualité

Antoine Bloom
*Rencontre avec
 le Dieu vivant,*
 Cerf, Paris 2004,
 156 p.

Dans les années soixante, le métropolitain Antoine Bloom était, nous dit Michel Evdokimov, traducteur, l'homme le plus célèbre de Grande-Bretagne après les Beatles. Les conférences qu'il donnait à travers tout le royaume et qui étaient retransmises sur la BBC firent de lui une figure publique connue, aussi bien des étudiants que des dockers du port de Londres. Il fut un des grands orateurs sacrés du XX^e siècle et, par bonheur, sa parole enregistrée nous est redonnée dans ce livre. On a dit de lui que sa parole coulait d'abondance au rythme régulier d'une pensée en voie d'élaboration, qu'il ne lisait jamais ses textes ni ne consultait ses notes, que tout était soigneusement préparé dans sa tête.

Fils d'un ambassadeur russe, il fit ses études de médecine à Paris, servit dans l'armée durant la Deuxième Guerre mondiale en tant que chirurgien et devint prêtre à la fin de cette guerre. Pourtant, à l'âge de 15 ans, il s'affirmait athée. Mais, d'un esprit curieux, il voulut confronter son athéisme avec les Evangiles et choisit celui de Marc, le plus court... Dieu l'y attendait et dès lors ne le quittera plus.

C'est donc l'Evangile de Marc que le métropolitain va commenter ici, tout en nous avertissant que nous prenons un risque en le suivant, car il se peut qu'un ou l'autre des passages nous contraigne à changer notre vie, notre comportement avec les hommes, avec nous-mêmes, et l'idée d'un changement peut épouvanter...

Le péché et la peur

A travers l'étude de Marc, l'auteur nous propose une école de spiritualité. De l'incarnation à la tempête sur la mer de Tibériade, c'est le parcours d'un homme nommé Jésus et de ceux qui l'ont connu et aimé. On sent que l'auteur s'attarde plus volontiers sur des sujets qui lui tenaient à cœur et dont les questionnements avaient dû le hanter.

Le péché par exemple : éloignement et séparation d'avec Dieu générant un état d'obscurcissement, de mésestime avec soi-même et avec les autres, et aussi la peur, l'avidité, l'égoïsme.

Les tentations... celles du Christ et les nôtres. Il a un regard perçant sur ces dernières... « Quand une tentation rôde auprès de nous, nous devons l'accepter, non comme un mal ou une calamité, mais comme une situation prévue par Dieu pour que nous puissions lui témoigner notre fidélité et sortir en vainqueurs. Le mal que nous avons vaincu dans nos profondeurs, dans notre âme, a été vain-

cu dans tout l'univers. » Vision magnifique et cosmique qui n'est pas sans nous rappeler Teilhard de Chardin.

Répondant sans doute à une question posée, il aborde courageusement le problème du mal et des démons. Il en a une vision bien à lui, influencé en cela par saint Grégoire Palamas. Anges lumineux, parfaits et innocents, ils devaient croire dans la sainteté pour communier à la beauté de l'Être divin et pour ce faire, pour atteindre un stade supérieur de perfection, devaient renoncer à la plénitude déjà atteinte. Une telle renonciation - selon lui - signifiait perdre ce que l'on possède déjà, au profit d'un saut dans l'inconnu... Ce que certains anges ne firent pas. Ils détournèrent leur regard de Dieu, pour le poser sur eux-mêmes et perdirent ainsi leur lien de communion avec le Divin.

Unité rompue... rupture... ténèbres... ruine. Toute vie spirituelle n'est-elle pas menacée par une telle peur : quitter ce qu'on possède, ce à quoi on tient très fort, pour ce fameux saut dans l'inconnu ? N'est-ce pas ce qu'on nomme « détachement » ?

Une parole pour tous

Citant le starets Zozime des *Frères Karamazov*, il nous dit que « les hommes sont bons mais qu'ils agissent mal », et de développer longuement la parabole du semeur qui nous parle des diverses situations dans lesquelles nous pouvons nous trouver. Chacun d'entre nous étant susceptible de changer de jour en jour. De passer de la bonne terre aux buissons épineux...

Une parabole n'est pas une illustration, c'est un récit aux multiples facettes, aux nuances abondantes, avec une variété de sens, dont le contenu peut être compris par tout le monde, à la mesure de sa

sensibilité et de son aptitude à comprendre. Dieu sait si Jésus a utilisé la parabole ! Nous laissant le soin de la décrypter ; la compréhension dépendant du niveau de croissance spirituelle et de l'expérience accumulée en chacun.

Dans ses paraboles, le Christ nous a laissé entrevoir l'amour qu'il avait pour l'homme et aussi pour la nature, sachant capter en elle sa profondeur, sa beauté, sa pureté alors que nous aurions tendance à ne voir en elle que le rendement, l'utilitaire. Le regard du Christ peut rejoindre aujourd'hui nos préoccupations écologiques.

Tout au long de ce parcours de lecture spirituelle, le métropolite n'a pas hésité à s'engager sur des terrains difficiles, en prenant bien soin cependant de toujours s'appuyer sur les paroles évangéliques. Il nous donne l'ultime conseil, celui d'adresser à Dieu cette prière avant de lire l'Évangile : « Seigneur, je vais à l'instant lire l'Évangile où est racontée la vie du Christ. Chacune de ses paroles est une parole d'éternité, une parole divine qui m'est adressée personnellement. Bénis-moi, ouvre mon intelligence, renforce la sensibilité de mon cœur, aide-moi à surmonter la peur. Car je ne pourrai éviter de tomber sur des passages qui me contraindront à changer ma vie, à changer mon comportement avec les hommes, avec moi-même, et l'idée de ce changement m'épouvante. Aide-moi à acquérir ce courage, de l'audace, et aussi de la sagesse. »

Marie-Luce Dayer

 ■ Spiritualité

Carl-A. Keller

De la prière à la méditation

Une mystique pluri-religieuse

Labor et Fides, Genève 2004, 236 p.

« Faute de prière et de méditation, la vie religieuse se délite et s'évanouit. » La prière et la méditation sont la respiration de toute vie tendue vers l'intériorisation et la spiritualité, vers une dimension d'être, au-delà du temps et de l'espace. On peut lire ce livre à plusieurs niveaux : comme un recueil de prières de toutes les principales traditions (antiquité, christianisme, islam, judaïsme, hindouisme, bouddhisme...) classées selon leur mode ou leur finalité (louange, intercession, bénédiction, méditation...); comme l'illustration de la diversité du monde qui prie et qui médite dans la solidarité spirituelle ; comme une invitation à explorer, chacun sur son chemin, les voies mystiques parallèles, sans tomber dans un « bricolage » syncrétiste aux fondements branlants.

Le parcours auquel nous invite Carl-A. Keller, spécialiste de l'interreligieux et de la mystique, est intéressant car il est une proposition à réfléchir sur notre mode de prière, sur son évolution, nous conviant à passer des mots au silence. Il dévoile la dimension universelle de l'expression des différentes traditions jusqu'à la rencontre « dans l'Ultime sans Nom », si tant est qu'on y parvienne ! Il y manque cependant tout ce que le chamanisme, les religions amérindiennes et bien d'autres encore pourraient nous apprendre. Un autre livre en perspective ?

Marie-Thérèse Bouchardy

Michel Quenot

Du Dieu-homme à l'homme-dieu

L'image de la sainteté et la sainteté des images

Cerf, Paris 2004, 224 p.

Une nouvelle fois, Michel Quenot nous invite à entrer dans le mystère des icônes, celles qui représentent les êtres marqués du sceau de Dieu, ceux qu'on appelle des saints. Dans cet ouvrage abondamment illustré, il s'est mis en quête de ces personnes travaillées par l'Amour que l'iconographe, à la fois artiste et théologien, a peints. Attentif et émerveillé, il nous présente ces

hommes et femmes de lumière, témoins privilégiés d'une réalité au-delà de la perception sensible.

Guidés par l'auteur, nous allons à la rencontre de l'icône du Christ, de celle de la Mère de Dieu, de l'icône de saints tels que Jean-Baptiste, Antoine le Grand, Marie l'Égyptienne, Serge de Radonège... Leurs icônes présentent leurs traits fondamentaux dans une sorte de quintessence spirituelle et nous ouvrent à quelques réflexions : qu'est-ce qui fait la vérité d'un visage ? d'où vient sa lumière ? à quelle source de vie s'abreuve ces existences pleines de paix, d'unité profonde, d'énergie, de rayonnement ?

A une époque privée de repères et condamnée à l'absurdité du sens de la vie, le sujet se révèle d'une brûlante actualité. Michel Quenot, avec sa plume recueillie, nous ouvre le chemin à suivre, celui de ces disciples du Dieu-homme qui sont déjà ce que nous sommes appelés à devenir : homme-dieu.

Fabienne Claus

François Cassingena-Trévedy

Nazareth, Maison du livre

Nouvelles considérations sur la « lectio divina »

Ad Solem, Genève 2004, 64 p.

A l'image de la Vierge, interrompant sa lecture pour entendre le message de l'ange, un moine bénédictin médite sur les conditions d'une lecture savoureuse et nourrissante du Livre. Sa méditation progresse paisiblement par petits chapitres denses et fort bien écrits. Après tant d'éditions de toutes sortes, d'études bibliques et d'exégèses, l'essentiel est dit avec sobriété et profondeur : se mettre à l'écoute dans la disposition la plus élémentaire de la Vierge-Eglise, en état de virginité, pour retrouver la liberté du Sens au-delà de tout préjugé, de tout dogmatisme et de toute prétention utilitaire. Pour cela il faut se retirer dans la chambre haute de notre relation à Dieu, dans un silence de fond, sans se laisser piéger par les instruments intellectuels, matériels et informatiques qui distraient du Livre qu'ils voudraient rendre plus accessible.

On lit le Livre, mais le Livre nous lit aussi, et nous laboure. En nous disant plus grand que nous, il restructure notre univers mental par le monde de la Bible, qui n'est pas archéologique mais archétypique.

Tout cela est fort bien dit, parfois sur un ton un peu précieux qui n'enlève rien à la pertinence du propos. Les personnes qui découvrent la *lectio divina*, la sainte lecture, trouveront du bonheur utile à méditer ces pages modestes et fortes.

Pierre Emonet

Henri Sanson

Le chemin spirituel de la vieillesse

Parole et Silence, Paris 2004, 88 p.

Voici un témoignage chargé de sagesse qui incitera tout lecteur, quel que soit son âge, à goûter le présent de la vie comme un temps de grâce. La vieillesse, en effet, n'arrive pas qu'aux autres et dans nos sociétés qui idéalisent la santé et la performance, il est bénéfique de réfléchir à l'épreuve ultime de la pesanteur de l'âge et de l'approche de la mort.

Henri Sanson parle d'expérience. Dans sa 84^e année, et - d'après la Faculté de médecine - sa santé étant (encore) « satisfaisante », il nous invite à découvrir quelques étapes de la vieillesse, avec ses détachements progressifs, ses solitudes, ses désenchantements, ses doutes. Mais ce chemin s'ouvre, en compagnie du Christ - qui n'a pas connu la vieillesse - sur la réalité première d'une naissance à une nouvelle profondeur de la vie. Les mystiques n'en disent pas davantage. Des pages marquées par la sérénité, la lucidité et, il importe de le souligner, par la confiance, la foi.

Louis Christiaens

■ Biographies

Larchet Jean-Claude

Le Starets Serge

Cerf, Paris 2004, 166 p.

D'abord, il y a la vie de cet homme hors du commun. Une vie si peu ordinaire ! Petit-fils d'ambassadeur de Russie, fils d'un officier supérieur de l'armée russe, Cyrille G. Chévitich, le futur starets Serge, connaît l'existence dorée des nobles russes et vit même, dès 1914, dans l'entourage immédiat de la famille du tsar, à Tsarskoïe Selo (résidence d'été de Sa Majesté).

Lors de la révolution, sa famille se voit confisquer tous ses biens et prend le chemin de l'exil. Après des séjours à Constantinople,

en Suisse, à Berlin, elle s'installe à Paris et le futur starets trouve un emploi dans une banque où il tient les comptes des têtes couronnées, princes et grands-ducs. Il milite dans le mouvement des Jeunes Russes, fréquente le groupe des jeunes intellectuels que le philosophe Nicolas Berdaïev réunit chaque semaine, y rencontre entre autres Gabriel Marcel, Emmanuel Mounier, Jacques Maritain, Louis Massignon, Charles du Bos.

Attiré par la vie spirituelle, il se dispose à se retirer au Mont Athos lorsque la Deuxième Guerre éclate. Il devient moine en 1941, puis prêtre, et partage son temps entre l'église de Nanvers et le skyte au Saint-Esprit. Il y accueille de nombreuses personnes qui ont besoin d'aide sur le plan spirituel. Sa réputation de confesseur est très grande et on vient de partout s'entretenir avec lui - romanciers, poètes, peintres, philosophes, historiens, cinéastes, metteurs en scène.

Il possède une qualité d'écoute, une compréhension et une compassion extraordinaires. Ces qualités, ajoutées à son humilité et à sa transparence à Dieu, ont fait de lui un authentique starets et lui ont valu d'être reconnu au-delà des frontières françaises.

Tous ceux qui l'ont rencontré ont été frappés par le caractère diaphane de son visage, de sa transparence et de la luminosité qui en émanait et en rayonnait en permanence.

Ensuite, il y a son enseignement que l'auteur nous offre en petits chapitres traitant de la prière, du discernement, des vices et des vertus, de la sainteté, de la grâce et de la connaissance de Dieu. Cet enseignement et les paroles de salut qui forment la 3^e partie du livre ne doivent pas être lus d'un trait car ils risqueraient de devenir imbuables... comme des formules ou des préceptes alignés les uns après les autres.

Marie-Luce Dayer

■ Eglise

Noëlle Hausman

Où va la vie consacrée ?

Essai sur son avenir en Occident
Lessius, Bruxelles 2004, 240 p.

Le contenu de l'ouvrage ne tient pas la promesse de son titre. Pour parler de l'avenir de la vie consacrée, l'auteur interroge presque exclusivement les documents romains (textes pontificaux, synodes et instructions de dicastères) commentés de façon scolaire. Il

en résulte une série de considérations très classiques sur les éléments constitutifs de la vie consacrée, envisagée surtout dans sa dimension ecclésiologique et institutionnelle, assorties de quelques statistiques qui rendent compte de la situation actuelle.

L'ensemble, qui donne l'impression d'être la reprise d'une série d'articles, de conférences, de sessions sur le sujet, manque singulièrement de souffle et présente peu de perspectives d'avenir. Rien ou presque rien n'est dit de la vie consacrée comme expérience spirituelle, de sa relation à la Parole, de sa dimension mystique, de son rapport aux autres grandes religions, de son inculturation dans une société de post-chrétienté, de son caractère prophétique, comme l'ont senti des auteurs tels que Metz, Tillard, Bianchi, Rahner, Sobrino et les théologiens de la libération.

Pierre Emonet

Charles Suaud et Nathalie Viet-Depaule
Prêtres et ouvriers

Une double fidélité mise à l'épreuve

1944-1969

Karthala, Paris 2004, 598 p.

Pour faire comprendre pourquoi et comment des prêtres en sont venus à renoncer au ministère des sacrements et de la parole qu'ils avaient appris à exercer, pour vivre comme ouvriers parmi les ouvriers en étant prêtre autrement, les auteurs croisent l'histoire avec la sociologie. Ils donnent la parole à 31 prêtres ouvriers appartenant à trois générations différentes, les pionniers frappés de plein fouet par l'interdiction de 1954, les demi-clandestins qui ont repris du travail par la suite, ceux « de l'intérieur », reconnus et intégrés après Vatican II avec un statut différent de celui de leurs prédécesseurs.

Ces récits émouvants, fidèlement recueillis et analysés, expliquent la vocation de ces hommes exceptionnels, leur incroyable générosité pour se laisser reconstruire par le travail et la condition ouvrière, leur attachement viscéral à l'Évangile, leur amour et leur fidélité foncière envers une Église qui les a réprimés sans pitié, la soumission des uns et la résistance des autres, les souffrances de tous. C'est toute une page héroïque et tragique d'histoire du christianisme qui s'écrit au fil des entretiens. Ces hommes anticipaient, en abandonnant un modèle sacerdotal

inapte à répondre à l'appel missionnaire qui les tourmentait. Avec intelligence et beau-coup de cœur, ils ont relevé un défi toujours actuel : est-il possible d'être prêtre en s'immergeant totalement dans un milieu, sans rester prisonnier des schémas hérités du concile de Trente ?

Diverses tables, notices, glossaires, index et documents d'époque permettent de mettre en contexte les événements évoqués au fil des récits. Le livre fait autorité dans la mesure où il sauve la mémoire d'une génération prophétique de prêtres et propose une sociologie de la conversion et de l'inculturation religieuse.

Pierre Emonet

Louis Bonnet

La communauté de vie conjugale au regard des lois de l'Église catholique

Les étapes d'une évolution.

Du Code de 1917 au concile Vatican II et au Code de 1983

Cerf, Paris 2004, 532 p.

Le titre de cet ouvrage pourrait faire craindre au lecteur d'avoir affaire à un exposé de caractère strictement juridique, réservé aux canonistes. Tel n'est pas le cas. L'abbé Louis Bonnet est certes un canoniste de renom, mais il réussit à captiver l'attention par son aptitude à retracer l'évolution lente, disputée, mais finalement réjouissante, de la pensée de l'Église sur le mariage, entre le premier Code de droit canonique, qui datait de 1917, et le second, qui est de 1983. Entre ces deux dates, il y a eu des recherches théologiques, pastorales, sociologiques (la femme dans la société), scientifiques (l'importance du psychisme à côté de l'intelligence et de la volonté), et il y a eu Vatican II.

Le concile se voulait pastoral, et il a consacré un nombre incalculable de réunions au mariage pour en reformuler l'essence et les fins en tenant compte de données nouvelles. Sous la poussée d'un courant qui mettait heureusement au premier plan les valeurs des personnes et du couple, contre un courant traditionnel qui, depuis deux ou trois siècles, voyait dans le mariage une institution ayant pour fin première la procréation et l'éducation des enfants, *Gaudium et Spes* (1965) a réjoui la communauté ecclésiale : « L'alliance matrimoniale, par laquelle un homme et une femme constituent entre eux

une communion de toute la vie, ordonnée de par sa nature "au bien des époux" ainsi qu'à "la procréation et à l'éducation des enfants", a été élevée par le Christ Seigneur à la dignité de sacrement entre baptisés. » Ce « bien des époux », c'est une profonde communauté de vie et d'amour, dans une relation interpersonnelle impliquant le respect et le désir d'épanouissement mutuels sur tous les plans, y compris au plan spirituel.

Avec un temps de retard bien normal, le Code de 1983, au canon 1055, reprend les acquis du concile, ce qui n'est pas sans conséquences. En effet si, par exemple, dans le premier Code, seul le refus de la procréation était considéré comme invalidant le consentement matrimonial, dans le nouveau Code, l'exclusion ou l'incapacité d'assumer le bien des époux ont également cet effet. La jurisprudence rotale, elle aussi, prend en compte les défauts du consentement liés à des causes psychiques mieux reconnues aujourd'hui que par le passé.

On ne peut que recommander à ceux, prêtres et laïcs, qui préparent des mariages ou ont affaire à des personnes divorcées qui s'interrogent sur les causes de l'échec de leur mariage, de lire l'ouvrage du Père Bonnet.

Fernand Emonet

■ Témoignages

Viviane Capt

Pour que vive mon frère

Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne 2004, 120 p.

Ainsi commence le prologue : « Je vais vous raconter une page souffrante de ma vie. » Le ton est donné, c'est au lecteur personnellement que la jeune auteur s'adresse et se sentant ainsi concerné, le lecteur n'aura d'autre solution que d'accompagner une sœur meurtrie par le suicide de son frère aimé et admiré. Tout au long des pages qui se veulent « quête de vérité », s'égrènent des souvenirs heureux, malheureux, lumineux et sombres. Souvent l'émotion est si forte qu'elle vous force à vous arrêter... à vous poser des questions auxquelles vous ne trouvez pas de solutions... Aux pourquoi douloureux du frère, répondent les demandes de pardon de la sœur. Une sœur si aimante, si accueillante pourtant. On s'approche du problème complexe et douloureux du suicide. La gorge se noue... Une

phrase du frère retrouvée dans ses papiers vous accroche au vol : « C'est vrai, nous n'avons pas été conçus pour nous autodétruire », et encore : « Nous devrions être des poètes et considérer la vie comme un plaisir à apprécier pleinement tous les jours, comme un mets qui se laisse savourer, comme quelque chose de bon et de simple. »

Au-delà de la mort, c'est peut-être ce message-là que je garderai de ce frère et de ce fils qui, en décidant de quitter la vie, a plongé sa famille dans le désespoir. Un désespoir qui, après quelques années, s'estompé pour reprendre peu à peu les couleurs de la joie.

Marie-Luce Dayer

Anselm Grün

Le trésor intérieur

Entretiens

Fidélité, Namur/Paris 2004, 192 p.

Parmi les auteurs qui font actuellement la joie de leurs éditeurs figure certainement Anselm Grün. Il faut reconnaître que le Père Anselm dispose d'un atout précieux : une belle tête qui présente les signes de son apostolat : le regard bon, le sourire au coin des lèvres, le front largement dégarni ainsi qu'une barbe paternelle. Alors, un livre de plus du bénédictin allemand ?

Cette fois-ci, c'est tout d'abord son itinéraire que l'auteur livre à deux journalistes : une fiancée munichoise, entrée au noviciat, études romaines et passions théologiques, puis diverses activités auprès de sa communauté. Ces pages sont aussi ponctuées de réflexions sur ses thèmes de prédilection : la recherche de Dieu, le rapport foi-psychologie, l'Eglise dans le monde actuel... C'est le visage d'un homme fortement ancré dans la tradition de saint Benoît qui se dessine.

Ses références sont multiples : l'Écriture, les Pères du désert, le meilleur de la théologie mais aussi une bonne connaissance de l'homme. Et comme il lui est souvent reproché de « psychologiser » la vie spirituelle, Anselm Grün rappelle que si la psychologie aide à mieux découvrir l'âme humaine, à prendre en compte les nombreuses dimensions de l'homme, la « foi dépasse la psychologie. Elle doit seulement se confronter à la psychologie. Mais le but de la foi n'est

pas en premier lieu la santé psychique mais l'ouverture à Dieu et à l'accomplissement de son désir humain en Dieu » (p. 101).

Comme à son habitude, A. Grün puise aux racines de l'expérience chrétienne et tente de la rendre abordable au plus grand nombre. Bien qu'un peu décousues - ce sont des entretiens - et sans grande nouveauté, voilà des pages agréables à lire.

Alain Decorzant

Makoto Nagai

Le sourire des cloches de Nagasaki

Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 122 p.

Témoignage de foi, de lien filial intense, ce récit nous plonge certes dans le malheur - celui que la bombe atomique larguée sur Nagasaki le 9 août 1945 a fait éclater - mais surtout dans l'amour qui permet de le transcender.

Makoto Nagai est le fils du médecin japonais Takashi Nagai, surnommé le « Gandhi japonais » et auteur des *Cloches de Nagasaki*, récit adapté pour le cinéma. Il avait 10 ans en 1945, et ce jour-là, non seulement il perdit sa mère et sa maison, mais aussi l'innocence de l'enfance.

M. Nagai retrace avec beaucoup d'émotion et de délicatesse les années de grande pauvreté familiale qui vont suivre dans ce Japon d'après-guerre, les soins qu'il devra porter à sa petite sœur et à son père malade (rongé par la leucémie, celui-ci ne pourra peu à peu plus travailler), leur lutte commune contre la maladie. Il nous fait aussi découvrir la petite communauté chrétienne du Nagasaki d'alors et partage avec nous sa foi en Dieu.

Lucienne Bittar

Peter Hans Kolvenbach s.j.

Faubourg du Saint-Esprit

Entretien avec Jean-Luc Pouthier

Bayard, Paris 2004, 160 p.

Par sa position au centre d'un réseau de renseignements des plus performants, le supérieur général des jésuites est un observateur privilégié du monde. Il était tentant pour un journaliste de le questionner sur tant de sujets d'actualité, de s'intéresser à son itinéraire personnel, d'en savoir un peu plus sur le secret des jésuites. Le Père Kolvenbach répond en toute simplicité et modestie, avec la précision du scientifique (il est spécialiste de linguistique) et un art « typiquement jésuite » d'esquiver les questions compromettantes.

En parcourant le monde pour s'attarder sur les problèmes spécifiques aux divers continents, en réfléchissant aux questions qui agitent l'Église catholique - le dialogue interreligieux, le statut des théologiens, le manque de vocations, les questions liées au sacerdoce - le supérieur des jésuites fait preuve de liberté, d'ouverture et d'une bonne dose d'humour. Sans minimiser la gravité des situations, il sait repérer avec finesse les éléments qui lui permettent de conclure avec un sain optimisme que les signes du progrès sont aussi nombreux que ceux d'un déclin, pour qui veut bien les voir. Quant au secret des jésuites, leur spiritualité, il fait l'objet d'un beau chapitre sur les engagements actuels de la Compagnie de Jésus.

Le titre du livre, racoleur et mal choisi, ne dit rien de son contenu. Il est simplement la traduction française de la rue où habite le supérieur des jésuites à Rome.

Pierre Emonet

URGENT - AFS cherche 8 familles d'accueil

AFS Programmes interculturels, organisation internationale à but non lucratif d'échanges de jeunes, cherche des familles bénévoles pour **8 jeunes filles de 16 à 18 ans**, venant notamment d'Australie, de Nouvelle Zélande, d'Afrique du Sud, du Japon et du Brésil. Ces jeunes arriveront en Suisse **le 4 mars** pour y découvrir notre culture et y passer une année scolaire. Quelles sont les personnes prêtes à leur offrir vie de famille, gîte et couvert pour **une période de 3 à 11 mois** ?

Appelez-nous vite au 044 218 19 12 !

AFS, Löwenstrasse 16, à 8001 Zürich
www.afs.ch, chorisberger@afs.ch

Beauchamp Paul, *Conférences. Une exégèse biblique*. Facultés jésuites de Paris, Paris 2004, 176 p.

Brau Jean-Claude, Dewez Joseph, *Qu'as-tu fait de ton frère. Violences et Bible*. Lumen Vitae, Bruxelles/Paris 2004, 128 p.

Buekens Arthur, *Bivouacs... autour d'un Dieu solidaire des humains*. Lumen Vitae, Bruxelles/Paris 2004, 212 p.

Chalendar Xavier de, *Qui cherchez-vous ? Les 550 points d'interrogations des Evangiles*. Cerf, Paris 2004, 114 p.

Chapelle Albert, *Au creux du rocher. Itinéraire spirituel et intellectuel d'un jésuite. Mémorial*. Lessius, Bruxelles 2004, 184 p.

Clavien Germain, *Chers vivants*. L'Age d'Homme, Lausanne 2004, 224 p.

*****Col.**, *Architecture et religion. Six posters illustrés et commentés*. Enbiro, Lausanne 2003, 16 p. + 6 posters. [39635]

*****Col.**, *Hymne Acatiste à notre Père saint et théophore Séraphim Thaumaturge de Sarov*. Bénédictines, Saint Benoît-du-Sault 2004, 48 p. [39631]

*****Col.**, *Merveilles de l'art sacré. 16 œuvres d'art légendées et commentées*. Enbiro, Lausanne 2004, 40 p. + 20 fiches de travail + 8 posters. [39632]

Duquesne Jacques, *Marie*. Plon, Paris 2004, 240 p.

Eliakim Philippe, *Mensonges ! Politique, économie, médias : ils nous prennent tous pour des billes*. Robert Laffont, Paris 2004, 288 p.

Esack Farid, *Coran, mode d'emploi*. Albin Michel, Paris 2004, 352 p.

Falavigna Louis, *Dieu existe, je ne l'ai pas rencontré*. Lethielleux, Paris 2004, 120 p.

Floquet Michel, *La noce à Thomas et autres nouvelles*. L'Age d'Homme, Lausanne 2004, 128 p.

Germain Sylvie, *Les personnages*. Gallimard, Paris 2004, 112 p.

Gueullette Jean-Marie, « Reste auprès de moi, mon frère. » *Vivre la mort d'un ami*. Cerf, Paris 2004, 96 p.

Institut international des droits de l'enfant, *Les droits de l'enfant. Douze récits pour ne pas s'endormir*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 272 p.

Lopez-Ginisty Claude, *La prière selon saint Séraphim de Sarov. La garde de la Jérusalem intérieure*. Du Désert, Banne 2004, 56 p.

Lory Pierre, *La science des lettres en islam*. Dervy, Paris 2004, 152 p.

Moltmann Jürgen, *Le rire de l'univers. Traité de christianisme écologique*. Cerf, Paris 2004, 146 p.

Nordmann Jean-Daniel, Chenaux Jean-Philippe, *Libérez l'école ! Les libérés scolaires, mode d'emploi*. Centre patronal, Lausanne 2004, 116 p.

Nordmann Jean-Daniel, *Refonder l'école catholique*. Ad Solem, Genève 2004, 160 p.

Parmentier Elisabeth, *L'écriture vive. Interprétations chrétiennes de la Bible*. Labor et Fides, Genève 2004, 286 p.

Partoës Martine, *Et dire que j'en ai ri...* Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 184 p.

Poupard Bernard, *Dieu à fleur d'homme*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 168 p.

Reynier Chantal, *L'épître aux Ephésiens*. Cerf, Paris 2004, 240 p.

Roulet Daniel de, *L'envol du marcheur*. Labor et Fides, Genève 2004, 160 p.

Salamolard Michel, *La présence et le pain. Redécouvrir l'Eucharistie*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 140 p.

Salvestroni Simonetta, *Dostoïevski et la Bible*. Lethielleux, Paris 2004, 358 p.

Vermes Geza, *L'Evangile des origines*. Bayard, Paris 2004, 470 p.

Vincent de Paul, *Les plus belles pages de saint Vincent de Paul*. Clovis, Paris 2004, 320 p.

Wermus Henri, *Le temps de la déchirure. Varsovie, Paris, Zurich, un itinéraire d'apprentissage (1925-1945)*. Labor et Fides, Genève 2004, 252 p.

Les Précieuses 2005

Pour avoir omis de féminiser certains noms, dans un rapport remis à l'automne 2004 au Conseil municipal de la Ville de Genève, l'élu du peuple Pierre Maudet s'est vu renvoyer la copie, avec un millier de francs, à charge du contribuable, de frais de réimpression. Ça se passe à Genève, ailleurs aussi, disons principalement là où règnent l'ordre rose-vert, le fondamentalisme féministe, les grands maîtres et les grandes maîtresses du gnanngnan. La Suisse allemande, l'Allemagne, les pays du Nord sont passés seigneurs dans cette forme de délire inquisitorial, cette systématique de la désinence doublement déclinée (« les électeurs et les électrices... »), cette insupportable pression volontariste sur la langue, à fins idéologiques.

Car avec cette affaire, qui n'est qu'une ultime goutte d'eau, il faut dire, haut et fort, que ça suffit. Il n'est évidemment pas question ici de remettre en cause l'égalité entre hommes et femmes, et nous sommes parmi les premiers à dénoncer les scandaleuses disparités de salaires qu'on connaît encore en Suisse. Oui, un immense oui, à la cause des femmes, lorsqu'elle est un humanisme, lorsqu'elle rapproche les deux sexes, au lieu de les opposer. Oui à la citoyenneté féminine, venue bien tard en Suisse, bien après la France, après la Turquie. Mais non, définitivement non, au zèle revancharde de quelques-unes, soutenu

par la lâcheté de quelques-uns (oh ! les pires, certains hommes...) parce qu'aujourd'hui, le féminisme fonctionne comme un dogme, ne tolère nulle contradiction, et rarissimes sont ceux qui osent prendre la plume pour en dénoncer les excès. C'est, en effet, comme s'exposer à la foudre, sans paratonnerre.

Oseriez-vous, timidement, lever un doigt pour demander à quoi servent exactement, concrètement, les Bureaux de l'Égalité ? Tenteriez-vous, du bout des lèvres, de dénoncer l'hyper obsession féministe des années Brunner dans les instances dirigeantes du parti socialiste suisse ? Soutiendriez-vous qu'en disant simplement « les électeurs », vous utilisez, sans la moindre intention macho, une forme de genre neutre, et que toute oreille rompue à la langue de Verlaine et de Montesquieu est assez mûre pour comprendre qu'on y englobe d'un coup les deux sexes ? Viendriez-vous rappeler que, si les langues germaniques comme l'allemand s'accrochent assez bien de la répétition (Wähler und Wählerinnen), ça n'est pas le cas du français, qui s'en trouve boursoufflé, affaibli.

Non, ces choses-là, vous ne les direz pas, ou très peu d'entre vous, tout simplement parce que vous avez peur: La pensée féministe, qui devait au début être une libération, devient aujourd'hui chape de plomb, couvercle de contrôle et de méfiance, Big Brother de l'égalitairement correct. A Maudet, on a refusé, au sens propre, un « imprimatur » : ça ne vous rappelle rien ? Quand un pouvoir, ou plutôt une mouvance diffuse et tenace qui tient lieu de pou-

voir, commence à s'en prendre au langage, à en corseter l'usage, à en corriger la musique naturelle, à jouer à la fois contre l'histoire de la langue et l'euphonie des mots, alors il faut commencer à s'inquiéter. C'est un triste brouet de censure et Préciosité qu'on nous mitonne, à prendre au sens où l'entendait Molière, ce consommé de ridicule qui égare les sens et blesse les oreilles.

Et dans cet ordre, ou plutôt ces chemins d'égarément, le sommet absolu a été atteint, paradoxalement, chez ceux dont l'amour de la langue devrait être la plus flamboyante des vertus : nos écrivains. A preuve, cette aburissante Société des autrices et auteurs de Suisse. Suffisamment obscure, soit dit en passant, pour que nous n'en apprissions l'existence que lorsqu'elle eut maille à partir avec Oskar Freysinger. Voilà donc une raison sociale qui pulvérise tous les records : un féminin d'une rare laideur, une redondance dont j'ai déjà dit les vices, bref l'impression d'une petite coterie féministo-soixante-huitarde, tout juste bonne à ruminer son mal-être sous une mansarde de la vieille ville de Soleure. Il n'était pas plus simple, plus élégant, de dire Société suisse des écrivains, tout le monde sachant qu'il y a là, évidemment, des femmes et des hommes ?

Cette Préciosité version 2005, il suffit, simplement, de la combattre. Seulement, pour cela, il faut avoir le courage d'aller contre le vent des modes. Ne pas craindre de se faire traiter de misogynne. Placer l'amour de la langue au-dessus des contingences sociales. Parler,

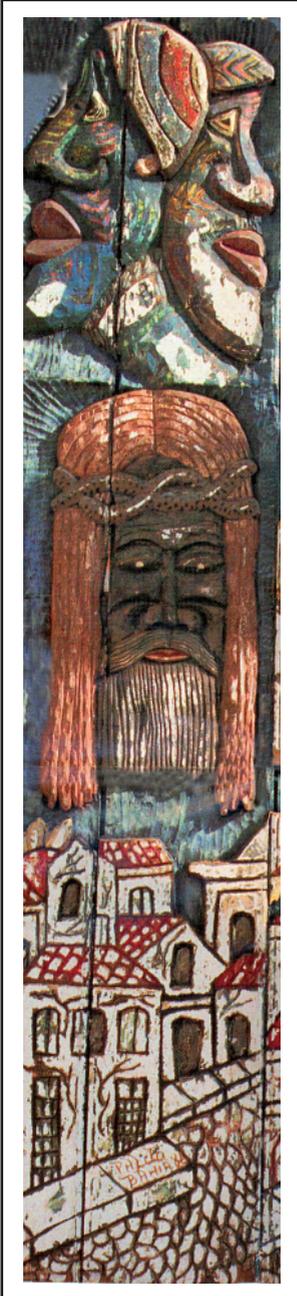
écrire, le français qu'on sent profondément, celui qui vient de soi, de ses lectures, de son passé, et non celui que quelque clique de ploucs se pique de vous calquer. Il faut aller sa vie en méprisant, très fort, les doctes chapelles des donneurs, et surtout des donneuses, de leçons. Ah ! Tenez, là, sans même le vouloir, je l'ai utilisée, cette redondance de genres que je condamne tant. C'est sans doute que, juste à cet endroit, j'en avais envie, très fort.

Pascal Décaillet



JAB 1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



Le service missionnaire des jésuites suisses coordonne les relations entre les jésuites (et leurs amis) en Suisse et ceux qui vivent et travaillent dans d'autres continents, particulièrement dans l'hémisphère sud.

Il informe sur les engagements de la Compagnie et soutient financièrement des projets liés à :

- *l'engagement pour la foi et la justice*
- *une meilleure connaissance et un plus grand respect des cultures*
- *la promotion du dialogue entre les diverses familles de pensée et entre les religions.*

Les jésuites suisses sont principalement actifs en Inde (depuis 1858) et en Indonésie (depuis 1960). Ils ont des contacts suivis avec la Chine, le Honduras, le Timor oriental, le Zimbabwe et l'Ukraine.

Certaines de ces régions ont été sévèrement touchées par le tsunami de décembre 2004.

Pour de plus amples renseignements :

Jesuitenmission Schweiz
Hirschengraben 74
8001 Zurich
tél. 044 266 21 30
mission@jesuiten.ch
www.jesuitenmission.ch

**Compte pour les dons
en faveur des victimes
du raz-de-marée en
Asie et pour des projets
de reconstruction**

*Missionsprokur
der Schweizer Jesuiten
8001 Zürich
CP : 80-22076-4*